



## Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

253-254 | Janvier-Juin 2011

Chine : regard croisé

---

# Chronique des années noires en Chine : 1958-1978

Parcours d'une étudiante, du collège à l'université

Anonyme

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/6158>

DOI : 10.4000/com.6158

ISSN : 1961-8603

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 35-68

ISBN : 978-2-86781-693-2

ISSN : 0373-5834

### Référence électronique

Anonyme, « Chronique des années noires en Chine : 1958-1978 », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 253-254 | Janvier-Juin 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/6158> ; DOI : 10.4000/com.6158

---



## Chronique des années noires en Chine: 1958-1978

### Parcours d'une étudiante, du collège à l'université

*Voici un texte rare, traduit du chinois, que Pierre Gentelle tenait à publier en France pour témoigner des avanies subies par le peuple chinois dans son histoire récente. Il s'agit d'une chronique biographique racontée par une femme chinoise qui a choisi de rester anonyme. Le récit commence depuis ses années de collègue en 1958 jusqu'à son entrée tardive à l'université en 1978 alors qu'elle avait plus de trente ans, processus longuement retardé à cause de la Révolution culturelle. L'intérêt de ce témoignage poignant, qui met en perspective plusieurs générations, est de porter à la connaissance des lecteurs maints détails de la vie quotidienne de ces années sombres vécues par les paysans et les citadins, d'abord entre 1958 et 1962, pendant le Grand Bond en Avant et la Grande Famine, puis pendant la Révolution culturelle jusqu'à l'arrivée de Deng Xiaoping en 1978. Le regard porté sur cette époque, à la fois tragique et stupéfiante, est celui d'une famille qui avait un mauvais chengfen, c'est-à-dire une antécédence sociale considérée comme anti-révolutionnaire, en l'occurrence une famille dont le père a été un général du Guomindang assassiné en 1950. Ces années sombres constituent encore aujourd'hui un grand traumatisme dans les esprits et les corps de ceux qui l'ont vécu il y a 40 à 50 ans. Mieux connaître cette période permet aussi de mieux comprendre l'évolution des mentalités actuelles dans une Chine transformée par « l'hyper-modernité ».*

*Paradoxalement, les mêmes procédés qui ont favorisé l'embrigadement de la population sous Mao sont encore là, mais dans un contexte différent. Or, ces contrôles et formatage des masses par les processus de subjugation et d'aliénation, puis de fragmentation ne sont pas spécifiques à la Chine : ils existent aussi aujourd'hui dans le monde occidental sous d'autres formes comme ils l'ont été dans d'autres conditions en Allemagne dans les années 1930 ou au Japon dans les années 1930-1940, des pays pourtant « développés ». Cette dimension psychosociale, qui est la trame de cette chronique, constitue donc une opportunité pour réfléchir et aider à mieux diagnostiquer les fondements des comportements de groupe et des pathologies sociales, en Chine comme ailleurs. La nouvelle génération chinoise des mégapoles a déjà commencé à oublier cette période qui est pourtant celle de leurs parents et grands parents. Ce texte se veut donc un hommage au peuple de Chine qui a traversé les pires épreuves en faisant preuve d'une grande résilience. Ce processus de résistance et d'adaptation aux difficultés serait selon Pierre Gentelle l'un des moteurs de la transformation fulgurante de la Chine actuelle. (N.D.L.R., texte mis en forme par la rédaction)*

## I – Du Grand Bond en Avant (*Da yuejin*, 1958-1960) à la Grande Famine (*Kunnanshiqi*, 1959-1961), jusqu'au répit de 1964-1965

En 1958, toute la Chine s'est précipitée dans un mouvement politique et économique promu par Mao Zedong, le Grand Bond en Avant (*Da yuejin*). Il a été symbolisé dès le début par le développement soudain d'un secteur industriel dénommé *Dalian gangtie* (« forger le fer et l'acier ») dans le but de rattraper le retard économique avec l'Occident. C'est ainsi qu'a commencé le funeste Grand Bond en Avant qui a bouleversé la vie de toute la population chinoise, du plus jeune au plus vieux, et a engendré la pire famine du xx<sup>e</sup> siècle qui aurait fait près de trente millions de morts.

### 1 – Les fonderies d'arrière-cours et l'extermination des moineaux

Cette année-là, dans une province rurale de Chine du Sud, ma mère Leiyong a été envoyée pour travailler à la campagne. Une nuit, à 2 heures du matin, on lui a demandé d'aller de toute urgence à Langwan, la « vallée du chacal ». En arrivant sur les lieux, elle a vu une multitude de gens qui se pressaient autour de petits fours de brique (fig. 1) : ils allumaient les feux, ajoutaient du charbon et des objets métalliques de toutes sortes : boîtes, casseroles, bêches... Puis tous s'immobilisaient comme des statues. Et au moment où le fer rouge se mettait à couler, cette foule agglutinée se mettait à sauter de joie en s'écriant :

On a dépassé l'Angleterre et l'Amérique ! On a dépassé l'Angleterre et l'Amérique !

Puis, ils rajoutaient à nouveau du charbon de bois dans les fours ainsi que des objets de fer.

À cette époque, j'avais treize ans et j'étais en classe de cinquième ; je me souviens avoir passé toute la nuit avec mes camarades derrière le stade de football. Là les lycéens construisaient d'autres petites fonderies tandis que les collégiens, qui prenaient cela très au sérieux, venaient offrir aux lycéens tous leurs objets métalliques pour les fondre. Tous attendaient ce moment excitant où l'on contemplait le liquide rouge s'écouler, symbole de réussite du pays. Mais au bout de plusieurs jours, je me suis demandée pourquoi un liquide si magnifique donnait un fer si moche que personne n'utilisait et qui restait dans un coin du terrain de sport. Je me rappelle aussi cette nuit où ma mère avait couru à Langwan pour aider un de ses collègues qui avait été mordu par un chien enragé. Le dimanche, j'ai accompagné ma mère jusqu'à l'hôpital. Mais quand on est arrivée au seuil de la chambre, on l'a vu attaché sur son lit avec une corde de chanvre. Les cheveux en désordre, se débattant de tout son corps,

il aboyait comme un chien. Sa femme était désespérée ; elle pleurait et voulait toucher son mari, mais à plusieurs reprises l'infirmière l'a arrêtée en criant :

Surtout ne vous approchez pas de lui, il risque de vous transmettre la maladie.

Ma mère et ses collègues ont alors saisi sa femme pour la protéger et la calmer. En rentrant, ma mère qui marchait dans la nuit le cœur battant, priait à voix haute en disant :

Amitofo, le Bouddha, protégez-moi !

Puis cette période folle s'est terminée laissant la terre couverte de mauvais fer. Et les gens sont partis.



Figure 1 – Représentation d'un haut fourneau en activité durant le Grand Bond en Avant (dessin Zhengsheng)

Le Grand Timonier demanda alors à tout le peuple de lancer un nouveau mouvement appelé *Chu sihai* en vue de détruire ce qu'il appelait les quatre pestes : les mouches, les moustiques, les rats et les moineaux (aujourd'hui *Chu sihai* est une marque de pesticides chinois). Comme il s'imaginait que ces oiseaux dévoraient le riz dans les champs, on devait les anéantir. Cette année-là, en 1959, j'étais en classe de quatrième et nous avons tous participé à la chasse aux moineaux. Un jour, tous les élèves de l'école ont été envoyés au pied de la montagne de Huqi. Le professeur responsable nous a harangué en disant :

Répondons à l'appel du pays : exterminons l'un des quatre malfaiteurs, le moineau !

Chaque enfant s'est alors emparé d'un bout de branche et s'est mis à frapper les broussailles pour empêcher les moineaux de se poser. Au même moment, des tambours se sont mis à vibrer et des haches à frapper. Des bourdonnements et des hurlements par milliers accompagnaient l'action :

Je te tue moineau ! Je te tue, toi l'un des quatre malfaiteurs !

Soudain, la montagne s'est mise à frémir ; effrayés, les moineaux ont commencé à se fatiguer et à s'affoler, puis à tomber. Beaucoup d'entre eux étaient des oisillons encore chauds et on s'amusait à les toucher.

À ce moment, une voix forte a retenti :

Arrêtez ! Ce que vous faites est cruel. Les moineaux sont utiles, ils mangent les insectes nuisibles !

C'était notre professeur de biologie, avec ses grosses lunettes rondes ; il paraissait très fâché. Mais au bout de quelques minutes, les hurlements et les coups ont recommencé à résonner dans la montagne. Les garçons du collège étaient très excités, ils agitaient des bâtons et couraient en pourchassant les moineaux jusqu'à leurs derniers souffles. À la fin de la journée, la montagne était couverte de cadavres d'oiseaux. Harassés, mais satisfaits, les élèves ont jeté leurs bouts de bois et sont descendus en courant comme des bancs de poissons. De retour au lycée, le professeur a été convoqué par le comité de critiques. Alors qu'il avait lui-même beaucoup de choses à dire, on ne l'a même pas laissé s'exprimer (fig. 2). Au contraire il a été obligé d'écouter toutes les critiques. Un professeur a déclaré :

L'attitude de petit capitaliste du professeur Chen est inacceptable. Il désobéit aux ordres de nos dirigeants.

Moi qui aimais ses cours sur les plantes et les animaux, je le regardais maintenant avec compassion.



**Figure 2 – Durant la Révolution culturelle, les professeurs dits « anti-révolutionnaires » étaient soumis à des séances d'autocritique; l'humiliation publique la plus connue était celle de « l'avion à réaction » (dessin Zhengsheng, d'après une photo publiée dans Chang et Halliday, 2006)**

À partir de 1959, le pays est tombé dans une famine terrible. Les gens manquaient de tout, et on devait acheter les produits avec des tickets, mais on en avait très peu. Ainsi ma mère se privait pour nous laisser de la nourriture. De nombreux enfants et adultes ont développé la maladie du « ventre gonflé » (œdème de l'abdomen) par sous-nutrition. Lors des réunions de propagande pendant lesquelles on récitait le Petit Livre rouge, les chefs des commissions de quartier répétaient :

La patrie s'occupe de vous, les malades peuvent aller à l'hôpital pour obtenir un certificat. Avec cela, vous pouvez venir au bureau de commission pour manger du soja, ça soigne les ventres gonflés.

C'est ainsi que j'ai accompagné ma voisine au bureau de la commission pour qu'elle mange quelques fèves de soja dans un bol.

## 2 – Le désastre s'installe dans le pays

Après le *Dalian gangtie*, est survenue la période désastreuse de *Kunnanshiqi* (« époque difficile » ou la Grande Famine). Les associations ont alors construit des fermes et planté du riz et des céréales pour tenter de combattre la famine. Au printemps 1960, ma mère a été envoyée par son entreprise de légumes dans une ferme pour cultiver du maïs et des tomates. Je me rappelais que cela faisait déjà dix ans que mon père était mort. Par ma mère, je savais qu'il était un grand patriote, un général du Guomindang, mais il avait été assassiné en 1950 par le régime maoïste dans des conditions sinistres ; son corps n'avait pas été enterré, mais volontairement laissé aux chiens. J'avais à peine cinq ans. Aujourd'hui, dans la tourmente, nous n'avions plus de père pour nous protéger ! La famille a alors envisagé de se séparer et, en juillet, avec mon petit frère, nous sommes partis du collège alors que Airao, notre frère aîné, terminait le lycée. Pour lui, son rêve était d'entrer à l'université, mais il était barré par l'administration à cause de son mauvais *chengfen*. Du coup Grand frère s'est replié sur lui-même ; il est devenu silencieux, il a maigri comme un singe, ses yeux se sont creusés derrière ses lunettes. Très vite, il a dû s'inscrire au *banshichu*, le « bureau des affaires de quartier ». Puis il a trouvé un travail de porteur de terre pour la construction de l'aéroport. Ces petits boulots, appelés *dalanzhan* (« faire la guerre au désordre »), étaient la seule opportunité de travailler pour les adolescents qui avaient de mauvais antécédents sociaux.

De mon côté, je désirais ardemment poursuivre mes études à la faculté des Arts car j'adorais la littérature et dessiner, mais mon professeur principal n'était pas d'accord. Son refus était probablement dû à l'exclamation, « c'est vrai ? », que j'utilisais très souvent sans m'en rendre compte. Il a donc imaginé que je doutais du socialisme : par conséquent, je n'avais pas le droit d'entrer à l'université. Mais cela, je ne l'ai su que plus tard. Alors, avec Petit frère Aixun, nous avons été envoyés pour nous inscrire chacun dans une école d'agriculture. Celle d'Aixun était toute nouvelle alors que la mienne, Gaonong, avait été construite au début des années 1900, c'est-à-dire à la fin de la dynastie Qing (1644-1912). Le certificat d'inscription dans la main, notre mère, s'est mis à pleurer :

Il est encore si jeune et obligé de quitter la maison.

Toute la famille était bouleversée. Ma mère a demandé un congé pour préparer les bagages de ses enfants et réparer les couettes.

Depuis la disparition de mon père en 1950, ma mère avait vainement tenté de trouver du travail, mais personne ne voulait l'embaucher à cause de son

mauvais *chengfen* (épouse d'un général du Guomindang). Finalement, elle a pu installer un étal de légumes dans la rue, juste à côté d'une connaissance qui n'était autre que l'un des élèves de Papa lorsque celui-ci enseignait dans la célèbre Académie Militaire de Huangpu, près de Canton, fondée par Sun Yat-Sen en 1924. Depuis, cet homme avait sauvé de nombreuses vies pendant la guerre sino-japonaise, mais après 1949, personne n'osait l'employer. Avec sa femme, ils étaient contraints de vendre des légumes pour survivre. C'est d'ailleurs à ce moment, dans la même rue, que ma mère s'est cassé le bras en moulant du *tofu* sur l'étal : le docteur Zhang l'a guérie. Puis en 1956, le mouvement *Gongsihying* est arrivé. Tous les étals ont été remplacés par l'entreprise de légumes de l'État et les particuliers en sont devenus les employés. Au même moment, notre maison a été réquisitionnée par la secrétaire du parti de l'entreprise de légumes. C'était une grande femme, qui avait été une prostituée avant 1949 ; dès que les communistes ont pris le pouvoir, elle a adhéré immédiatement au Parti Communiste Chinois (PCC), ce qui lui a permis de devenir rapidement chef de l'entreprise de légumes. Du jour au lendemain, notre famille de cinq personnes a dû se replier sur une chambre louée, très sombre et étroite, au plafond abîmé. La pluie tombait sur le lit, c'était un cauchemar ! Dans l'entreprise de légumes, les salaires étaient décidés par des groupes. Comme la « cheftaine » trouvait que ma mère n'était pas assez dynamique, elle l'a envoyée dans le groupe du transport en ricanant :

L'épouse d'un officiel doit travailler beaucoup pour se rééduquer !

Par rapport aux hommes, ma mère avait évidemment moins de force. À la fin du mois, elle touchait le salaire le plus faible, soit entre 3 et 8 yuans. Avec une somme si maigre, elle n'arrivait même pas à nourrir ses enfants avec du riz, et forcément sans légumes. Elle a donc été obligée de vendre les couettes pour survivre. C'était si douloureux pour elle de voir partir ses trois enfants sans rien.

Ils ont une couette si abîmée, comment vont-ils passer l'hiver sans matelas en coton ! Je les laisse souffrir...

Pendant ces moments de désespoir, elle pensait fortement la nuit à son mari, mais elle savait qu'il ne reviendrait plus jamais. Elle nous demanda de s'approcher et dit :

Souvenez-vous, dès que vous vous installez, dans le chantier ou bien à l'école, trouvez du foin pour les lits. Quand j'étais à la ferme, j'ai fait la même chose, sinon on ne peut pas passer l'hiver.

Maman, ne t'inquiète pas ! Je vais acheter les matelas en coton dès que je touche mon salaire, a déclaré Grand frère en pleurant.

Grand frère était non seulement le meilleur de sa classe, mais c'était aussi un fils très respectueux. Je me souviens bien de l'époque de son lycée ; comme on n'avait pas assez d'argent, il ne mangeait qu'une fois par jour. Puis il a attrapé une maladie gastrique, mais il ne disait rien à notre mère. Un dimanche, quand il est rentré, il m'a vu en train de manger, alors il s'est mis à pleurer. Très surprise, je lui ai demandé ce qu'il avait. Il m'a raconté la vérité, mais m'a interdit de le dire. Comme je ne pouvais plus garder le secret, j'ai tout raconté. Alors notre mère s'est mise aussi à pleurer, puis elle m'a dit :

Dépêche-toi ! Va au parc trouver des légumes sauvages. Je vais faire un repas pour ton frère.

Sans argent pour prendre le bus, avec mon jeune frère nous avons marché pendant plusieurs heures pour arriver au lycée. Nous y sommes arrivés très tard dans la nuit, tout le monde était couché. On a trouvé notre frère dans sa chambre ; comme il avait peur de réveiller ses camarades, il nous a emmenés dans le couloir. Là nous lui avons donné le riz et les légumes sauvages qu'il a engloutis en moins d'une minute. Puis il nous a dit d'un ton sérieux :

Il ne faut plus m'apporter de repas ! Demain vous irez à l'école !

Le lendemain, ma mère a emprunté de l'argent et le lui a amené au lycée en disant :

Airao, il ne faut plus te laisser souffrir comme ça !

Avant de se coucher, ma mère nous a dit en me touchant la tête :

Même si on est très pauvre, n'oubliez pas d'être une bonne personne. C'est votre père qui le disait.

### 3 – Refonte idéologique du lycée et embrigadement des élèves

Au lycée agricole, durant la première semaine, nous avons organisé une réunion de classe ; le professeur principal Muo nous a distribué des formulaires et demandé d'indiquer notre origine sociale (*chengfen*). Comme mon père était décédé, j'ai mentionné la profession de ma mère : vendeuse. Cela me paraissait très bien car ainsi l'école n'allait pas savoir que mon père était un ancien officier militaire de haut rang. Je montrais le papier à ma meilleure amie Li Wenxin, car je voulais qu'elle fasse de même, son *chengfen* n'étant pas bon. Dès mon arrivée au lycée agricole, j'ai tout de suite apprécié cette fille calme et humble. Au premier coup d'œil de mon formulaire, elle a été tétanisée ; elle a regardé partout autour de nous, puis elle m'a murmuré :

Il ne faut pas remplir comme ça, si quelqu'un le sait, tu vas te faire prendre !  
C'est le règlement, on doit remplir la profession du père.

Et j'ai été prise d'une angoisse soudaine.

À chaque cours de Lettres, je pensais et réfléchissais beaucoup ; notre professeur Muo ne ressemblait pas du tout à un professeur de Lettres, mais à un professeur de Sciences politiques. Un jour il nous a demandé :

Écrivez sur une feuille les noms des livres que vous lisez depuis la rentrée, et dès que vous avez fini, vous me l'apportez.

Chaque groupe donna ses feuilles ; le professeur jeta un coup d'œil et s'étonna de ma réponse :

Lin Ailian, tu es la seule à lire toutes ces pestes, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7... ! Comment vas-tu faire ? Le président Mao a dit que plus on sait, plus on est réactionnaire, le savoir ici ce sont ces pestes que tu lis ! Tu viendras dans mon bureau à la récréation !

Dans son bureau, je fus obligée d'écouter ses enseignements :

Tu es née dans une famille de très mauvaise classe sociale, c'est pour cela qu'il faut reprendre le bon chemin, mais tu continues d'empoisonner ton esprit ! Puisque c'est comme ça, tu vas écrire des textes de critique sur les deux livres que tu as lus. La semaine prochaine on commencera les cours de travaux manuels, tu devras mettre toute ton énergie afin de te rééduquer.

Cependant je ne savais pas comment critiquer ces livres que j'adorais. Alors j'ai imité les analyses du *Journal des jeunesses chinoises*, et j'ai critiqué Nekhlioudov, le héros du roman *Résurrection* de Léon Tolstoï, d'avoir un humanisme bourgeois ; je critiquais aussi Lin Daojing, le héros du *Chant de la jeunesse* de Yang Mo, d'avoir un comportement de petit capitaliste, et je les donnais au professeur Muo.

Au lycée agricole, les cours de travaux manuels étaient fréquents. On plantait des choux, des radis, des piments, des patates douces, du colza. Il y avait des camarades qui se plaignaient :

C'est quoi ces cours ? On ne fait que produire !

Souvent le sol était sec et dur, on était penché en avant comme tous les paysans, dos vers le ciel et visage contre terre. À la fin de ces cours, j'étais tellement épuisée que je ne pouvais plus me tenir debout, mais je n'osais pas le dire, car j'avais très peur que mon professeur le sache. Pendant la pose de midi, comme

les courbatures me faisaient mal, je m'appuyais contre les arbres, et je rêvais souvent en somnolant. Un élève, voyant que je ne me plaignais jamais, disait :

Regardez Lin Ailian, elle est maigre, elle n'est pas en bonne santé, mais elle n'est jamais fatiguée ! De plus, toutes les filles se reposent pendant leurs règles, mais elle non !

Je me sentais gênée et je mentais :

Mais je ne suis pas fatiguée.

Et pourtant, dans mon journal j'écrivais :

Je suis tellement fatiguée, mais je dois changer ma pensée, pour lutter contre mon origine sociale. Maintenant, le regard du professeur Muo n'est plus aussi courroucé contre moi, ma fatigue n'est donc pas inutile.

Un jour, le professeur Muo nous a demandé soudainement d'écrire de nouvelles chansons populaires très en vogue à l'époque : imagination, exagération, romantisme, c'étaient leurs caractéristiques. Ce soir-là, j'ai fini par trouver ma chanson. Les paroles commençaient par :

Dieu du ciel, je suis ton maître,/Je t'ordonne de pleuvoir maintenant !/Roi de la terre, tu es mon esclave,/Je veux que tu te réveilles de ton hibernage !/À vos ordres, Maître,/J'obéis à vos commandements,/Je suis votre serviteur,/Mais je veux savoir : qui êtes-vous ?/Je n'habite ni au firmament,/Ni aux temples des enfers,/J'habite aux villages des « Communes populaires »,/Je suis un paysan moderne de la nouvelle Chine !

Le professeur Muo a lu à haute voix mon œuvre devant toute la classe.

#### 4 – Le terrible hiver 1961

Il a fait très froid et humide au cours de l'hiver 1961. Ma mère qui travaillait à la ferme n'avait pas de lit. Ses collègues hommes ont donc décidé de lui en fabriquer un en bois grossier. Maman a appris à creuser la terre et à semer les graines ; Grand frère venait tous les week-ends et lui a demandé instamment de se reposer pendant qu'il labourait la terre à sa place. Durant la récolte de qinggang, ma mère a fabriqué une poche spéciale, attachée à sa ceinture, ce qui lui permettait de cueillir les graines avec les deux mains et de doubler ainsi son rendement. D'ordinaire on ne mangeait pas les graines de qinggang, mais en cette période de grande disette, tout était bon pour survivre. La technique consistait à moudre les graines, puis à cuire une sorte de farine pour faire des gâteaux, mais leur consommation provoquait des troubles

digestifs. Pour survivre, beaucoup étaient contraints de voler de la nourriture, par exemple à la cantine, et même d'aller dans les poubelles pour gratter les os. Comme ma mère n'a jamais eu cette attitude, les cuisinières de la cantine lui ont demandé de travailler avec elles. Et depuis ce jour, chaque week-end, maman a ramené à la maison un fagot de bois pour économiser, mais par suite du poids des bûches, une douleur au bras ne la quittait plus.

Un jour, Grand frère est allé à la ferme pour la voir, mais il l'a trouvée très souffrante, allongée sur le lit. Il s'est alors précipité pour emprunter une charrette avec une couette de coton, et l'a transportée jusqu'à l'hôpital de la ville, distant de 10 km. Le diagnostic est tombé: c'était une infection aiguë de la rate. Le chirurgien a donc décidé de l'opérer dans l'heure, sinon elle risquait de mourir. Après l'opération, Grand frère a appris que ce problème à la rate était dû à la sous-nutrition. Très inquiet, il a décidé de vendre son sang à l'hôpital. L'aiguille plantée dans son bras maigre, le visage pâle, il voyait couler ce sang avec lequel il allait pouvoir gagner de l'argent et surtout obtenir des tickets d'achat. C'est ainsi qu'il a réussi ensuite à acheter de la viande et d'autres produits qui lui ont permis de préparer de la bonne soupe tous les jours. Ragaillardie par ces aliments, petit à petit, maman a guéri.

Vous avez vraiment un bon fils ! On vous admire ! disaient les autres malades de la même chambre.

Ma mère a souri, elle était si fière de son fils. Quant à moi et à mon petit frère, nous n'étions pas au courant de la maladie de notre mère. On ne l'a appris que plus tard quand on est allé la voir à la ferme. Par la suite, Grand frère m'a raconté ce qui s'était passé :

Je tournais dans les couloirs de l'hôpital avec une grande inquiétude. Comment avoir des tickets d'achat rapidement ? Et soudain j'ai pensé que je pouvais vendre mon sang.

Puis il a ajouté :

Ne dites jamais cela à maman !

Dix ans plus tard, par un ami de mon frère, ma mère a appris cette affaire de vente de sang. Alors elle est devenue soudainement silencieuse et on a vu les larmes couler sur son visage.

Au cours de cet hiver, il faisait -2 ou -3 °C à l'intérieur du lycée agricole. Je ne supportais plus ce froid qui me pénétrait jusqu'aux os. La nuit, je n'avais aucun matelas et aucune bonne couette en coton, mais seulement une couverture fine et dure dans laquelle je me recroquevillais jusqu'à l'aube. Je me souvenais

alors que maman nous avait dit de chercher du foin. Mais comment faire car il n'y avait plus de foin, il était déjà utilisé pour la litière des cochons. Dans ces conditions, je n'arrivais plus à dormir et je rêvais au soleil de l'été, à un bon feu, à de grosses couettes et à papa revenant à la maison. Et quand la température s'est mise à descendre encore plus bas, j'ai vraiment commencé à avoir peur. Je ne voulais plus continuer à souffrir ainsi. Alors, au moment où tous les camarades se couchaient, je descendais de mon lit, sortais de la chambre et commençais à courir sur le terrain de sport. La nuit était si calme et la lune si pure, je n'entendais que le son de mes pas. Comme des diamants bleus, les étoiles scintillaient dans le ciel. La nuit était belle. Soudain je pensais à la grande cuisine et à ses fourneaux. Je me précipitais vers la cantine et pénétrais à l'intérieur. Les quatre grands fourneaux n'étaient pas éteints. Quelle chaleur, mon Dieu ! Dehors, le vent soufflait doucement. Toutes mes douleurs s'en allaient, j'étais apaisée. Comme les chiens commençaient à aboyer, je me disais :

N'aie pas peur, ce ne sont que les chiens des paysans.

La chaleur continuait de réchauffer mon corps affaibli, mais cette fois je me sentais angoissée par cette obscurité. Au moment du premier chant du coq, je remerciais Dieu d'être là. La faible lumière de l'aube m'a fait lever la tête : une ampoule était pendue au plafond. J'allumais cette lampe providentielle : c'était le paradis ! Et je me disais :

C'est ici que je vais lire les romans que j'aime tant et en plus dans la douce chaleur !

Le lendemain, quand la nuit est tombée, j'ai amené *Une maison de poupée*, la fameuse pièce de théâtre du Norvégien Henrik Ibsen, ainsi que mon journal et un petit tabouret. Je pénétrais dans la cuisine et me jetais dans ce recoin de paradis. Assise tranquillement, je commençais à lire, je n'avais plus rien à craindre. Quand le sommeil commençait à m'envahir, je posais ma tête sur la jambe ou bien contre le mur, et je rêvais de la douceur de ma mère. Comme le printemps était encore loin, je décidais de garder le secret de cette cache pour franchir cette période si dure. En effet, le travail de la journée était très pénible et, de plus, on mangeait très mal. Malheureusement je ne me suis pas rendu compte que le manque de sommeil pouvait aussi détériorer ma santé. J'étais aussi naïve que la petite fille aux allumettes dans le bois enchanté. Mais finalement grâce à ce fourneau, je ne suis pas morte de froid. Et le plus important, c'était de pouvoir m'évader en lisant paisiblement. Durant tout l'hiver 1961, j'ai fini de lire tous les romans interdits conseillés par mon grand frère dont *Hamlet* de Shakespeare et *Les Misérables* de Victor Hugo. Je suis rentrée à la maison pour passer le Nouvel An du calendrier occidental. Dès que j'ai vu mon grand frère, je me suis mise à pleurer. Dans le lit, il y avait de

nouvelles couettes en coton. Ils ont donc réussi à les acheter grâce à leur dur labeur. Mais Grand frère devenait de plus en plus maigre. Il a pris mes épaules et m'a dit :

Tu n'es pas assez couverte. Je vais t'acheter des vêtements.

Un manteau en coton, décoré de fleurs bleues et blanches, et un pantalon vert assez épais m'ont réchauffée immédiatement. Depuis lors, à l'école, je dors en portant ce pantalon.

Un week-end, Grand frère et sa petite amie sont rentrés à la maison pour passer un jour en ma compagnie. Elle était une fille très belle, et adorait rire. Discrètement, elle m'a dit :

Dans la cantine du chantier, ton frère choisit toujours le repas le moins cher.

Cette révélation m'a beaucoup affectée. Et je me félicitais de ne pas lui avoir dit que je mourrais de froid à l'école. Plus tard, mon frère est allé avec son amie rencontrer sa famille. Son père était un jardinier qui avait un excellent *chengfen*. Immédiatement il a demandé le *chengfen* de mon frère. Il lui a répondu honnêtement « général du Guomindang » et la réponse du père de son amie ne s'est pas fait attendre :

Dehors ! Je t'interdis d'aimer ma fille !

Celle-ci a alors fondu en larmes car elle aimait mon frère. Auparavant elle m'avait raconté leur rencontre :

Tous les soirs après le travail, Grand frère et son copain vont dans les champs. Là, au sommet d'un tas de paille, il se plaît à interpréter des chansons mélancoliques. Beaucoup de filles se mettent à pleurer en écoutant ses chansons. On l'appelle le Prince des chanteurs. En fait il n'aime que moi et je l'aime aussi car il n'est pas paresseux et finit toujours le boulot vite et bien.

Quarante ans plus tard, elle pense toujours à Grand frère, mais il est marié et a une famille.

## 5 – La Grande Famine : une catastrophe d'origine politique

À l'école, on nous a annoncé qu'un élève, Luocheng, était forcé d'arrêter ses études. L'histoire a commencé au retour des vacances d'hiver. Cet élève avait maigri terriblement. Pendant la récréation, son meilleur ami, disait :

Toute la famille de Luo est morte de faim !

J'étais très choquée : Luo nous a raconté que lorsqu'il est rentré dans son foyer, il n'y avait plus personne dans le village. Alors il est vite rentré chez lui, a ouvert la porte et a vu plusieurs cadavres dans le lit : ses parents et son petit frère. Les corps étaient déjà raides et il a dû les enterrer rapidement. Il a appris aussi que nombre de paysans des villages alentours étaient morts de famine. Dans les lieux les plus touchés, les rares survivants recherchaient des plantes sauvages, mangeaient les écorces des arbres et souvent tombaient à terre d'épuisement. Face à cette hécatombe, les gouvernements des districts ont fait creuser d'immenses fosses pour enterrer les morts. Avec une colère froide, Luocheng continuait à raconter ce qui s'était passé. Dans les villes, on a parlé de « Grand bond en Avant », mais à la campagne on organisait des « communes populaires », des « cantines publiques » ; on labourait ensemble, on mangeait ensemble. Pourtant à la cantine, on avait toujours très faim. Car, chose incroyable, il était interdit de manger chez soi : on devait donner toute l'alimentation à la commune populaire. La famine n'était donc pas due à une catastrophe naturelle comme les politiques le disaient ; la terre, elle, produisait des récoltes grâce au travail des paysans.

Comme tous les chefs des districts craignaient d'être à la traîne, ils envoyaient des émissaires annonçant des chiffres de récolte mensongers. Mais après la récolte, en raison de la situation catastrophique des campagnes, ils devenaient fous d'inquiétude. Afin de cacher la vérité, ils sont donc venus dans les villages prélever un impôt en nature appelé *gongniang* (« le riz pour l'État »). Les fonctionnaires ont ainsi tout ramassé, maison par maison : les légumes, le riz, les piments, les haricots, et toutes les nourritures que les villageois ne parvenaient pas à cacher. Ils ont tout prélevé, fouillant dans les commodes et recoins, dans tous les pots. Et quand ils ne trouvaient rien, ils frappaient les paysans ! Après leur passage et depuis, on n'avait plus rien à manger, c'était la misère, mais une misère provoquée par l'État, et non par la nature. Comme Luocheng avait dit la vérité, on l'a donc dénoncé. Après avoir écouté sa version, l'école lui a posé des questions. Quand il est sorti du bureau de la Commission du Parti, j'ai vu qu'il était silencieux et terrifié, comme s'il était tombé dans un puits très profond, s'attendant à une catastrophe prochaine. Il commençait à se culpabiliser et se disait en marchant :

Tu calomnies le Parti et l'État, ça ne sert à rien de te cultiver.

Il est alors tombé malade et a dû quitter l'école.

L'année suivante, de retour des vacances d'hiver, Zhao Liyun, un camarade qui venait de la même région que celle de l'élève, nous a appris qu'il avait vu Luo errant dans la rue comme un vagabond. Je baissais la tête et tentais de retenir

mes larmes. Quelques jours plus tard, je rencontrais par hasard mon ancien professeur, Monsieur Tong, qui marchait très lentement sur le pont de Jinsuo. Je me souvenais que c'était lui qui m'avait interdit d'entrer à l'université. Il était pâle et très amaigri, et même tellement faible que je ne pouvais pas m'empêcher de le saluer. Il était très ému de revoir son ancienne élève qu'il avait critiquée autrefois parce qu'elle semblait douter du socialisme. Alors il m'a avoué qu'il était malade et allait à l'hôpital pour se faire soigner les poumons. Très triste, je décidais de l'accompagner. Il m'a demandé de rester un peu. Sur la chaise, il me disait en suffoquant :

Ma femme et mes deux filles ont été obligées de rentrer à la campagne, dans notre foyer du Sichuan, car elles n'avaient pas de travail. Mais elles sont mortes de faim là-bas.

La voix faible, la tête contre le mur, les yeux noirs et secs, Monsieur Tong semblait désespéré, et a ajouté :

J'ai donc très vite demandé à mon fils d'abandonner ses études pour trouver un travail, grâce à ça il a pu sauver sa vie.

Juste avant de me dire adieu, il m'a dit :

Pardonne-moi, Ailian !

Il est décédé quelques jours plus tard d'insuffisance respiratoire.

## 6 – Les camps de rééducation (*laogai*)

Ma mère était extrêmement inquiète de n'avoir plus de nouvelle de notre petit frère. Plus tard on a appris que le collège agricole où il se trouvait ne demandait aux élèves que de défricher des terres incultes. Avec Grand frère, nous sommes allés à la ferme pour consoler ma mère.

Il m'a quittée alors qu'il avait à peine fini l'école primaire pour aller cultiver les terres. Mon chéri adoré, où es-tu ? se lamentait sa mère.

Maman, petit frère va revenir ! disions-nous pour tenter de consoler notre mère.

Plus tard, le commissariat du quartier a informé mon grand frère :

Votre frère a été emmené dans un train par Dasheng, le grand gars de notre quartier. Ils sont allés jusqu'à Pékin, mais ils ont été renvoyés ici. Comme il appartient à une classe sociale minable, il a été renvoyé dans une ferme de Chentu pour trois ans de *laogai*.

La ferme de Chentu était en réalité un camp de rééducation pour ceux qui avaient des idées différentes de celles du gouvernement. On y trouvait beaucoup d'intellectuels, d'artistes, de scientifiques et d'enseignants, et certaines gens de mauvais *chengfen*. À cette époque, le président Mao voulait nettoyer complètement les cerveaux de ceux qui ne pensaient pas comme le Parti à travers le travail pénible des champs. Il y avait alors plusieurs dizaines de fermes de *laogai* dans chaque province. Les condamnés étaient astreints à 5 ou 10 ans de travaux forcés, mais beaucoup ont fini leur vie là-bas. À la mort de notre père en 1950, Petit frère n'avait que quatre ans. Comme on n'avait pas d'argent pour qu'il aille à l'école maternelle, je l'ai amené avec moi en classe préparatoire. Petit frère aimait beaucoup rire et était en très bonne santé. À sept ans, il courait déjà très vite et, à chaque récréation, il jouait au jeu de « trappe-trappe » avec ses copains. Les deux chefs choisissaient alors leurs partenaires, mais à chaque fois, Petit frère était choisi en premier. Alors il disait :

Si vous me choisissez, alors vous choisissez aussi ma sœur.

J'étais la plus faible de la classe. Dès qu'un membre d'un des deux camps sortait de son territoire, il pouvait être fait prisonnier. Mais il n'y avait que Petit frère qui leur échappait car personne ne pouvait le toucher. Et chaque fois, on lui demandait de venir nous sauver. Il rigolait très fort et criait :

Comptez sur moi !

Il esquivait l'un par la droite, l'autre par la gauche, et fonçait sur nous comme un éclair. Nous, nous faisons une longue queue, en tendant nos mains pour qu'il vienne nous délivrer. Et lorsqu'il nous touchait la main, nous étions libres de revenir dans notre camp.

Petit frère me manquait beaucoup et j'avais peur pour lui : je suis donc allée à la ferme de Chentu pour le voir. Dès que je l'ai aperçu, je me suis mis à pleurer.

Grande sœur, pourquoi pleures-tu ? dit-il en me voyant.

Je trouvais le bureau de la ferme et demandais au directeur :

Je voudrais savoir si les criminels du *laogai* de Chentu sont condamnés comme ennemis du peuple ou à cause de conflits internes ?

Le directeur a répondu :

Bien sûr, c'est à cause de conflits internes, regardez, nous n'avons aucune arme.

J'étais soulagée par sa réponse et je lui ai répondu :

Je vous prie d'être patient avec mon petit frère, il n'a que treize ans !

Ce jour-là, l'équipe de Petit frère était dans le verger et taillait les branches des pommiers. Pendant la pose, il m'a dit :

Regarde, je vais plonger dans la rivière !

Il est alors monté lestement sur un pilier, puis a plongé dans la rivière bleue et a nagé au loin. Quand il est remonté, il s'est approché de moi et m'a murmuré :

Je vais sortir d'ici !

Choquée par ses paroles, je lui ai dit doucement :

Surtout ne fais pas ça, sois sage, apprends à bien travailler ici et tu sortiras dans trois ans !

Mais mon petit frère m'a répondu très étonné :

Tu veux vraiment que je reste ici ?

Quelque temps après, la ferme de Chentu nous a signalé que mon frère avait fugué. Entre-temps, j'avais reçu une lettre dans laquelle il me racontait qu'il s'était enfui en Mongolie intérieure. Là-bas il coupait les herbes et s'occupait des moutons pour les bergers. Les prairies étaient magnifiques, ajoutait-il. À ma grande surprise, il avait laissé une adresse et je lui ai répondu sans réfléchir :

Mon très cher Petit frère, reviens, reviens à la ferme de Chentu, comme ça, tu pourras alléger ton infraction, reviens à temps, ta sœur t'aime et t'attend.

Et comme prévu, Petit frère est rentré à la ferme. J'étais pressée d'aller le voir. Il m'a dit qu'il avait reçu ma lettre et comme la famille lui manquait trop, il est revenu. Mais depuis son retour, il a planté des arbres fruitiers pendant plus de dix ans, et non pendant trois ans ! Toute la famille était catastrophée. Pourquoi Petit frère était-il victime de telles injustices ? J'avais alors quinze ans et je souffrais tant. Je pensais alors à Jean Valjean, le héros malheureux des *Misérables* de Victor Hugo. Mais ici, en Chine, nous n'étions pas en régime capitaliste, mais en régime socialiste ! Plus tard, je me suis mise à regretter énormément d'avoir répondu à sa lettre. Mon pauvre Petit frère, si vif et énergique, lui qui plongeait dans la rivière, s'était enfui de la prison comme un cheval fou, et avait couru dans la vaste prairie, libre comme un aigle dans le ciel d'azur. Mais il avait été pris dans la tempête avec une sœur qui l'entravait. Je pleurais amèrement car je me sentais coupable d'avoir détruit sa vie. J'avais laissé mon petit frère se faire prendre au piège et devenir esclave. S'il n'y avait pas eu cette lettre, peut-être serait-il déjà très loin. Et même s'il avait été renvoyé dans la ferme par la force, je souffrirais moins. Plusieurs années après, des gens ont demandé à Petit frère :

Mais pourquoi n'as-tu pas fui au Sud ?

Il a répondu en rigolant :

Même la fille de Liu Shaoqi s'est fait prendre à la frontière sud ; à 14 ans, je n'avais pas assez d'argent pour aller si loin.

## 7 – Je perds un rein : sous-nutrition et manque de sommeil

En 1962, un an et demi après le retour de Petit frère à la ferme de Chentu, je suis tombée malade. Je me souviens comme si c'était hier, j'avais 17 ans. Chaque nuit, je me levais sept à huit fois pour aller aux toilettes et cela empirait. J'ignorais ce que j'avais jusqu'au jour où les maux de tête ont été si forts que je tombais à terre en plantant des tomates. Li Wenxin et d'autres camarades m'ont accompagnée à l'infirmerie. Comme j'avais de la fièvre, le docteur Hong m'a donné des médicaments. Puis il a écrit une ordonnance pour que j'aille à l'Hôpital provincial.

Ensuite tu me donneras les résultats, m'a-t-il dit.

Là-bas, un docteur très maigre à la peau sombre m'a examinée. Il revenait juste d'Indonésie après avoir été expulsé. Après l'analyse d'urine, il m'a annoncée sans hésiter :

Tu dois être hospitalisée immédiatement !

Je n'ai pas compris la gravité de ma maladie et j'ai continué à labourer la terre. Dix jours après quand je suis retournée à l'Hôpital provincial, le docteur chinois d'outre-mer était très choqué :

Comment, tu n'es pas encore hospitalisée ?

Alors il m'a demandé de refaire l'analyse d'urine. Après avoir vérifié le dossier, il a pris ma main pour me conduire dans la chambre des malades de médecine générale. J'ai appris plus tard que j'aurais pu garder mon rein si je m'étais fait soigner rapidement. En attendant, j'ai pris les médicaments et eu des injections tous les jours. À ce moment-là, il y avait un groupe de stagiaires que j'observais et écoutais attentivement. Ils consolait les patients et discutaient entre eux des symptômes. J'admirais la vie de ces étudiants en médecine. Et cela m'a fait beaucoup souffrir de ne pas avoir le droit, ainsi que Grand frère, d'aller à l'université.

Un mois et demi plus tard, ma situation s'est aggravée. J'ai été transportée dans la salle d'opération car je devais absolument me faire enlever le rein gauche. L'intervention a duré plus de dix heures. Après mon réveil, j'ai senti tout de suite une grande douleur, à gauche, dans le ventre. Je venais de réaliser

que j'avais perdu un rein ! La doctoresse stagiaire est venue me reconforter. Je lui demandais :

Docteur Li, pourquoi mon rein est-il abîmé ?

Elle m'a répondu :

Tu as manqué de nourriture, ton corps était déjà très faible ; en plus tu travaillais beaucoup dans la journée et tu manquais de sommeil dans la nuit. La bactérie de la tuberculose aime beaucoup les corps affaiblis. À un moment donné, ton rein a été envahi. Maintenant tu dois absolument protéger ta santé !

J'ai hoché la tête et je suis tombée en larmes. Je me consolais intérieurement en me disant que Dieu m'avait aidée à obtenir les frais d'hospitalisation, mais il n'avait pas pu empêcher le démon de la maladie de me détruire. Une fois sortie de l'hôpital, je me suis soignée à la maison. J'ai alors tout écrit dans mon journal afin de mettre de l'ordre dans mes pensées. Je réalisais que j'avais cru dans le socialisme comme beaucoup de mes camarades, travaillant comme une folle, ignorant ma fatigue. Je n'ai donc pas mangé suffisamment, pas assez dormi également, et c'est ainsi que j'ai perdu mon rein. Mais je ne pouvais pas dire tout cela à ma mère, elle aurait été trop triste. D'ailleurs de toute ma vie, je n'ai jamais décrit à ma mère mes nuits passées au lycée. Depuis ce jour, j'ai décidé de me protéger.

## 8 – Retour au lycée (1964) : un court répit avant la tourmente

Après mon opération, je suis restée à la maison, sur mon lit, avec piqûres et médicaments. Au moment de chaque rentrée scolaire, je pensais aux étudiants, le sac sur le dos, qui étaient pris dans les universités pour une année d'étude. Je ne pouvais m'empêcher de penser avec amertume au destin malheureux de mon grand frère et au mien. C'est alors que le désir d'entrer à l'université s'est ancré en moi.

Recommencer tout à zéro, refaire le lycée général, me disais-je afin de pouvoir passer l'examen d'entrer à l'université de Beijing !

On était en 1964, l'année qui a vu la fin de la période de famine. Quelque temps après, on a même observé un relâchement des mesures politiques. Non seulement des bars à café sont apparus, mais on a autorisé aussi l'ouverture d'écoles privées, et l'administration tenait moins compte des classes sociales. Le Principal Huang, un professeur renommé qui était à la retraite, a recruté plusieurs bons professeurs pour fonder le lycée de Yucai. Comme avant 1949, le Principal Huang semblait vouloir revenir aux anciennes traditions et tous les

professeurs étaient pleins d'ardeur. Les cours étaient denses, on pratiquait des sports de balle, l'athlétisme et la nage ; il y avait même des activités culturelles (concours de chant, de théâtre et de poésie). Il n'y avait plus de notions de lutte des classes et de rééducation par le travail ! Comment ne pouvais-je pas me réjouir ! Le lycée Yucai m'offrait une vie souriante et me redonnait confiance en moi après l'âpreté du lycée agricole : j'étais dans un autre monde.

Comme j'avais toujours des résultats excellents, la professeure de chinois me donna la responsabilité de déléguée ; parfois, elle lisait mes rédactions devant toute la classe. J'aimais aussi la géométrie et la chimie. La professeure de géométrie nous donnait toujours une question très difficile à faire avant le cours ; plus tard, elle a reconnu que ces questions m'étaient destinées car elle pensait que j'étais la seule à pouvoir les résoudre. Avant l'examen de fin d'année, elle m'a demandé de faire quelques fiches de révision en dessinant des figures géométriques. J'adorais cet exercice et je me souviens que je les dessinais joliment bien. Cela tombait sous le sens, j'admirais beaucoup ma professeure. Il y avait des camarades qui disaient en riant :

La porte de la faculté de médecine s'ouvre pour Lin Ailian !

Mais au fond de moi, je voulais aller à la faculté des Lettres de Beijing car l'amour pour la littérature était toujours resté ancré dans mon cœur. Mais, à cette époque, personne ne savait qu'une nouvelle tourmente se préparait.

## **II – Un deuxième cataclysme : la Révolution culturelle (*Wenhua dageming*)**

Lors de ma deuxième année de lycée, en 1966, une autre catastrophe est arrivée dans tout le pays. Elle avait pour nom « Révolution culturelle » ; celle-ci s'est répandue partout comme une traînée de poudre sur une terre déjà martyrisée. Le feu de cette révolution, venue de Pékin, s'est ensuite propagé dans toutes les campagnes. Le système éducatif a été le premier touché : toutes les écoles ont arrêté les cours et les universités n'ont plus recruté d'étudiants. Cette immobilisation étonnante a duré onze ans, jusqu'en 1977, soit un an après la mort de Mao !

### **1 – Les Gardes Rouges (*Hong weibing*)**

Répondant à l'appel du Grand Timonier Mao Zedong, collégiens et lycéens ont fondé les *Hong weibing*, munis de leurs sinistres brassards rouges. Le but était de détruire, disaient-ils, le féodalisme, le capitalisme et le

révisionnisme. À partir de ce moment, les jeunes Gardes Rouges ont poursuivi et frappé sans pitié une multitude de gens tout en les harcelant mentalement. Certains mouraient, d'autres devenaient handicapés et tous étaient traumatisés à vie. Les personnes visées étaient, entre autres, les anciens fonctionnaires, les « démocrates », les scientifiques, les enseignants, les écrivains, les artistes, en somme tous ceux qui réfléchissaient. Comble de l'ironie, certaines personnes visées étaient les propres parents des Gardes Rouges. En outre, plus ils frappaient fort, plus ils se sentaient fidèles à Mao. Un proche de ma famille a ainsi été frappé très durement. Transporté sur une chaise, il est mort vingt minutes plus tard.

Comme j'avais un mauvais *chengfen*, je faisais partie des fameuses cinq catégories « noires » : propriétaire foncier, paysan riche, contre-révolutionnaire, mauvais élément, « droitiste ». Par conséquent, je n'avais pas le droit de participer aux milices des Gardes Rouges. Mais un jour, on m'a dit que tout le monde devait se rendre au grand rassemblement qui devait se tenir sur la place devant le bâtiment de la Poste. La cible était Monsieur Huang, notre Principal. Je suis arrivée là-bas le cœur battant ; j'ai vu alors notre gentil Principal qui était poussé dehors ; il portait une plaque de fer très lourde sur laquelle était marquée « réactionnaire de l'éducation ». À côté de lui, il y avait aussi notre professeur de littérature chinoise et de mathématique (avec ses anciens élèves) qui était également « un réactionnaire de l'éducation ». Un monde fou se pressait sur la place. Je constatais alors que les Gardes Rouges n'étaient autres que les élèves de notre propre lycée. Ils ont alors pris la tête de notre Principal et l'ont mis sur le sol pour qu'il avoue ses crimes. Mais le courageux directeur a refusé.

Dis, pourquoi n'as-tu pas écouté le Président Mao, pourquoi est-ce que tu t'évertues à enseigner et à séduire ainsi les jeunes pour qu'ils aillent à l'université ? Pourquoi les guides-tu à marcher sur la voie du capitalisme et non sur la voie du marxisme ?

Poussé par la foule qui le regardait à terre, j'essayais d'essuyer mes larmes. Quelques jours après, en tentant d'éviter les horribles Gardes Rouges, nous nous sommes rendus au chevet du vieux Principal qui était très malade et allongé sur un lit. À notre arrivée, il a baissé la tête en essuyant ses larmes. Bientôt, une nouvelle est arrivée. Le Grand Timonier appelait les Gardes Rouges à faire le *dachuanlian*, c'est-à-dire à faire le lien avec tous les autres Gardes Rouges du pays afin de répandre le feu de la Grande Révolution culturelle à travers les provinces, les villes, les cantons et les villages pour abattre les « capitalistes » et fonder la dictature du prolétariat. Mao, le Grand Timonier, alla sur la place Tian'anmen pour accueillir les Gardes Rouges de

toutes les provinces. Cette nouvelle a eu beaucoup d'effet sur la population, y compris sur moi et mes deux copines. Désormais, nous voulions nous aussi aller à Pékin pour voir le président Mao. Ayant finalement réussi à trouver des certificats de Gardes Rouges, nous nous sommes rendues en nombre à la gare avec des drapeaux, puis nous avons forcé le passage et réussi enfin à monter dans le train spécialement prévu pour transporter les Gardes Rouges. Dans le train, depuis la fenêtre, ce que je voyais n'étaient que champs en friche, il n'y avait plus de récolte, les machines ne tournaient plus. J'entendais alors dans ma tête la voix du slogan :

il faut faire la révolution !

Mais alors que le train arrivait à Huaihua, je me suis sentie très mal. J'avais mal au ventre et les yeux en feu et je ne pouvais même pas aller aux toilettes car les couloirs, comme les toilettes, étaient bondés de monde. À la gare suivante, j'ai donc été obligée de descendre et de prendre un autre train pour rentrer chez moi. Sans doute était-ce mon destin de ne pas voir le Grand Timonier.

La Révolution culturelle s'est développée alors avec plus de frénésie : les peintures et ouvrages anciens étaient confisqués et brûlés ; les temples étaient détruits ; les gens n'osaient plus parler de culture ou dire ce qu'ils pensaient. Ils avaient la hantise d'être dénoncés. Dans les librairies, on ne voyait que le Petit Livre rouge de Mao. Et dans tous les théâtres du pays, on ne jouait que huit pièces. Le Président Mao n'arrêtait pas de dire :

Nous devons faire la Révolution jusqu'au bout ! La Grande Révolution culturelle doit durer en permanence.

Moi qui adorais la littérature et l'art, petit à petit je commençais à détester cette réalité sinistre. Face à un avenir aussi incertain, j'ai crié dans mon cœur :

Mais pourquoi suis-je née dans ce monde-là ? Quel sens a ma vie ?

De nombreuses années plus tard, quand les Gardes Rouges ont enfin ouvert les yeux, ils se sont rendu compte avec effroi qu'ils avaient détruit inutilement leur jeunesse. Ils ont écrit beaucoup de chansons tristes et misérables qui contrastaient complètement avec celles de la Grande Révolution culturelle.

## 2 – Mettre les minorités ethniques au pas

Mes études au lycée se sont arrêtées en 1966. C'est alors que j'ai décidé de prendre mon indépendance pour ne plus être une charge pour ma mère. Pour ce faire, je suis allée au bureau du quartier m'inscrire pour participer à

la construction de la route destinée à rejoindre le Vietnam pour lutter contre les Américains. Je suis alors partie pour une ville située très loin de la capitale de la province, malgré le changement de *hukou*, le certificat de résidence qui permet aux autorités de surveiller les déplacements. En 1966, j'ai donc pris le train avec mes nouveaux collègues, puis on a continué en bus jusqu'à un petit village. Casser les cailloux, utiliser les grandes masses, exploser la roche avec de la dynamite, telle était notre tâche. Malgré ma fragilité, j'ai supporté tout cela, me permettant de gagner de l'argent comme les autres. On pratiquait une sorte d'éducation militaire et j'acceptais ce type de lavage de cerveau. Signe de soumission, les cheveux des filles étaient tous coupés très courts.

Un matin de dimanche, avant de partir pour la ville, le chef de notre équipe a rassemblé soudainement toutes les filles et nous a demandé à chacune de prendre un ciseau. Notre mission était de couper les tresses des filles de la minorité miao, et de détruire les broderies sur leurs tabliers. Notre chef militaire nous a déclaré avec force :

Les pensées de Mao Zedong doivent s'installer ici, nous devons expurger le poison féodal qui reste chez ces gens.

Je ne voulais pas y aller, mais je n'osais pas le dire car je craignais d'être virée. Enfin je suis partie en suivant mes collègues avec un ciseau dans la main. Dès notre arrivée sur le marché, on a entendu la chanson populaire qui disait :

Nous naviguons dans les mers avec le Grand Timonier à la barre, nous faisons la révolution guidée par la pensée de Mao.

C'était l'automne, et sur le marché, beaucoup de villageois de plusieurs ethnies étaient en train de vendre leurs produits : poires jaunes, châtaignes, noix et petits poissons du lac. J'étais attirée par cette animation populaire tandis que le chef disait :

Faites attention, maintenant vous devez aller sur les filles possédant de longues tresses et des broderies sur la poitrine. Dès que je donne l'ordre, vous foncez vers elles et vous coupez !

À ce moment-là, je voyais très bien les filles miao avec leurs longues tresses noires et leurs broderies colorées qui scintillaient sous le soleil. Je les observais avec beaucoup d'admiration et j'imaginai la scène quand elles nettoyaient leurs cheveux devant la cour de la maison. Mais tout à coup la voix du chef m'a réveillée :

Préparez-vous !

Je me persuadais intérieurement :

C'est vrai, ces choses-là sont du poison féodal, du poison féodal.

« Action ! » Suivant l'ordre lancé par notre chef, une vingtaine de jeunes filles soldats aux cheveux courts se sont lancées comme des flèches sur les filles des campagnes. Mes collègues ont pris les longues tresses et les ont coupées en morceaux en criant vers le ciel. Ensuite, elles ont saisi les tabliers brodés et les ont arrachés de leurs poitrines. Sur ces broderies magnifiques, il y avait des fleurs, des oiseaux, des dragons et des phénix, mais toutes ces merveilles ont été détruites d'un coup. Comme les autres camarades, j'ai pris à partie fortement une fille du village et sans hésiter, je me suis mise à couper ses tresses et à détruire ses broderies. Cette fille qui n'avait jamais vu tout ce monde en folie était terrifiée et me regardait les yeux embués de larmes, puis elle est partie en courant comme un lapin fuyant le tigre. Les femmes miao couraient dans tous les sens en essayant de protéger leurs tresses et broderies. En voyant toute cette détresse, tout à coup j'ai eu très mal au cœur. La capitaine de notre classe, la plus âgée, était très fière ; elle criait :

Voyez cette foule de campagnardes stupides ! Elles ne savent même pas que les broderies appartiennent au féodalisme, au capitalisme et au révisionnisme. La Révolution culturelle est arrivée et elles, elles continuent de traîner avec de longues tresses.

Les hommes présents, qui étaient pourtant les pères et les frères de ces femmes, étaient stupéfaits et ne savaient que faire. Alors la douleur et la honte m'ont envahie le cœur. Mais le chef nous a rassemblées et a déclaré avec force :

La révolution que vous faites aujourd'hui est excellente ! Je vais vous citer à l'ordre du mérite !

En entendant ces paroles, je suis devenue toute excitée et je me suis dite :

Enfin, je défends moi aussi la pensée de Mao !

Mais un grand regret et une vive douleur vis-à-vis de ce peuple sont restés à jamais dans mon cœur.

C'est alors que j'ai décidé d'aider une famille de mon village d'accueil, mais cela ne pouvait pas effacer la honte que je ressentais au fond de moi. Dans la maison située à côté de la route nationale, un bébé venait de naître. L'arrière-grand-père m'a dit :

Mon petit-fils et mon arrière-petit-fils n'ont pas de prénoms officiels car la tradition chez nous veut que les prénoms soient donnés par les professeurs.

Comme la nuit tombait, le jeune papa de 18 ans est rentré à la maison. Tous les jours, il participait à la construction d'un réservoir de rétention. La boue

jaune sous les pieds, les vêtements en tissu grossier bleu, ce garçon grand et timide ne semblait pas être allé à l'école. Sa belle jeune femme aux pieds nus, avec les mêmes vêtements bleus, était également très timide ; elle avait deux longues tresses noires qui sautaient sur son dos. Elle était en train de nourrir son bébé avec une pomme de terre chaude sortant du four. J'étais choquée : comment un bébé de deux mois pouvait-il déjà digérer les pommes de terre ? Mais cet enfant était pourtant en bonne santé. Ses yeux brillaient, ses bras et jambes n'arrêtaient pas de gigoter. J'étais fortement ébranlé par ce spectacle où je voyais que la vie était à la fois si forte et si fragile. Comme j'avais déjà enseigné, certes peu de temps, je pouvais leur donner des prénoms, mais allaient-ils accepter ? Je l'ai demandé au vieux monsieur avec circonspection. À cet instant, cet arrière-grand-père a sauté de joie et est monté à l'étage pour aller chercher un épais volume recouvert de poussière. C'était le livre de l'histoire des noms de sa famille. Il m'a demandé de m'asseoir et m'a raconté : le nom de famille s'appelait Yan alors que la génération de son petit-fils s'appelait Jia et celle de son arrière-petit-fils, Heng. Les jours suivants, j'ai beaucoup réfléchi. Enfin j'ai trouvé deux prénoms magnifiques pour le père et le fils. Comme le père s'appelait Jiaqin Yan, le fils pourrait s'appeler Hengpeng Yan. Je dis à l'arrière-grand-père le sens du prénom :

Jiaqin veut dire que votre petit-fils est très diligent et j'espère que votre arrière-petit-fils deviendra comme un grand aigle et qu'il pourra déployer ses ailes et voler très haut dans le ciel.

En entendant mes paroles, ses yeux se sont remplis de larmes ; puis, en s'essuyant le nez, il m'a remerciée longuement. Peu après, je suis partie car je craignais de ne pas supporter leur gratitude que je ne méritais pas.

### 3 – L'assèchement du lac : un exemple de décision contre-productive

Pendant la fête nationale d'octobre 1966, j'ai obtenu quelques jours de congé. Je pouvais enfin prendre un bus pour voir mon cousin Shuang. Il enseignait à l'université de la ville qui était située juste au bord du lac. Un paysan m'a conduite avec sa charrette. En regardant l'immense étendue d'eau, je lui ai demandé où se trouvait l'université ?

Très loin, en face de la mer ! m'a-t-il dit.

Au bout de quelques heures de route, je me demandais pourquoi on ne voyait jamais l'autre rive. Ce lac était-il si grand ? J'étais un peu inquiète tandis que le fermier, en souriant fièrement, ajoutait :

Quand on va pêcher les petits poissons, on n'arrive jamais au milieu du lac !

La charrette continuait à déambuler alors qu'un mince voile de brume commençait à recouvrir la surface de l'eau. Plus haut, les oiseaux volaient librement dans la brise. Devant une telle splendeur, assurément c'était bien ici mon pays. En plus, les filles de la région étaient si magnifiques. Mais depuis l'affaire des tresses coupées, je me sentais honteuse et je regrettais amèrement mon action ; aussi je tenais à voir mon cousin pour lui parler à cœur ouvert. À ce moment, dans la charrette, j'avais peur que les femmes de la famille de ce paysan soient au courant.

Ça y est, on arrive ! a dit le paysan en me montrant l'immeuble gris solitaire de l'université.

À l'intérieur de moi, je me disais :

Merci, mon pays !

Je descendais de la charrette en sautant et comme je voulais le dédommager, il m'a dit :

Ce n'est pas nécessaire.

J'ai couru après la charrette pour mettre une pièce dedans. Et la même voix intérieure disait :

Je suis vraiment désolée, mon pays !

Enfin, j'ai retrouvé mon cousin Shuang après deux ans de séparation. Avec ses yeux grands et limpides, sa bouche toujours fermée, il était doux et triste comme toujours. Il était si brillant dans ses études qu'il aurait pu enseigner à l'université dès sa licence obtenue. Mais dans la capitale provinciale, la faculté a discrètement échangé sa candidature avec celle de l'épouse d'un militaire. Le résultat a été qu'il a dû s'installer ici, dans la région la plus reculée de la province, pour trouver un poste. L'antécédent familial défavorable avait joué un rôle important dans cette affectation. Ensuite je lui ai raconté le forfait que j'avais commis. Il m'a alors dit en me tapant doucement sur mes épaules :

Ne pleure pas, c'est fait. Les villageois sont des gens aimables et honnêtes ; je vais leur expliquer que tu étais forcée et que tu leur demandes de te pardonner.

Après ses paroles, je me suis sentie un peu plus rassurée.

Dans la soirée, nous étions debout devant le bâtiment de l'université et, face à nous, s'étendait le vaste lac. En regardant voler les oies sauvages, mon cousin, qui enseignait la géographie, disait :

Il y a plusieurs centaines d'espèces d'oiseaux rares qui vivent d'ici. La plus célèbre est la grue à cou noir. On peut dire qu'il est comme un poumon de la terre. Allez, je t'emmène là-bas pour voir les oiseaux de plus près !

Arrivés au bord de l'eau, les nuages au couchant ont commencé à s'assombrir. On s'est assis sur l'herbe, les pieds dans l'eau. Il y avait comme une atmosphère de douce mélancolie qui planait.

Doucement, ne dérange pas les grues.  
OK.

À cet instant, une grue s'est mise à glisser légèrement dans l'air immobile et s'est posée sur le miroir d'eau en refermant rapidement ses grandes ailes. Un moment plus tard, les autres grues se sont avancées vers moi, leurs jambes fines et élancées fendant l'eau, sans aucun bruit, comme dans une danse silencieuse. Mon cousin s'est arrêté de respirer en les regardant discrètement. La lune était grande et ronde ; sa lumière pure se reflétait sur le lac qui ressemblait à un tissu de soie fine. Je tournais ma tête : mon cousin semblait si serein et si concentré que j'imaginai qu'il devenait une grue libre et sauvage.

Sous la lumière de la lune, il m'a ensuite raconté une histoire :

Est-ce que tu sais qu'il y avait ici un pasteur anglais ? Il est arrivé au début des années 1900 et n'a jamais quitté ces lieux depuis. Il a donné toute sa vie au peuple. Il a fondé l'école, l'hôpital, la piscine et le premier stade de foot dans cette région de Chine. Il a même inventé les caractères miao. Les Miao l'appelaient Professeur, Docteur, Roi. La plupart des enfants ont pu aller à l'école. Parmi eux, beaucoup ont même obtenu la licence et le doctorat ! Grâce à lui, 95 % de la population miao du secteur sont devenus chrétiens. Mais il est mort lors d'une épidémie à l'âge de 51 ans. Il n'a pas pu se soigner car il avait donné tous les médicaments à ses élèves. Les gens ont pleuré longtemps sa disparition. Il a été enterré à côté du lac.

Shuang s'arrêta un peu, puis reprit lentement :

Mais ce n'est plus le cas maintenant. Depuis 1949, le pays ne permet plus d'avoir sa propre croyance. Celle-ci n'existe que chez les gens âgés.

Vingt ans plus tard, l'ancien lycée a demandé à mon cousin de venir y travailler, mais celui-ci a refusé. Il a toujours préféré enseigner près du lac jusqu'à sa retraite. Entre-temps, il s'est marié avec une fille de sa ville d'adoption. En 1977, juste après la Révolution culturelle, j'ai reçu une lettre dans laquelle il me racontait le drame advenu à ce lac qu'il aimait tant. Pendant l'hiver 1970, 10 000 travailleurs sont venus des différents cantons du district et se sont rassemblés pour assécher le lac afin de récupérer de nouvelles terres arables. Les slogans de l'époque étaient

du style : « Déplacer les montagnes pour remplir la mer », « cultiver des champs à la place du lac », « planter du riz ».

Les ouvriers travaillaient dans le vent et sous une pluie glacée. Ces travaux ont duré deux ans et ont coûté plus de 1 300 000 yuans ; onze personnes y sont mortes. En outre, les forêts des alentours ont été détruites de sorte que l'ensemble de l'écosystème a été gravement dégradé. Ainsi le climat local a changé : il faisait très sec en hiver et le printemps était souvent accompagné de tempêtes de sable. Les températures ont beaucoup baissé pendant l'été et l'automne, et il pleuvait sans arrêt. L'ensoleillement étant plus court, le climat s'est refroidi. Les maladies ont augmenté à la fois chez les hommes et les animaux. Le niveau des nappes phréatiques s'est abaissé provoquant une pénurie d'eau dommageable pour les habitants et les troupeaux. De petits séismes ont même eu lieu à cause de la contraction du sous-sol vidé de son eau. De nombreuses espèces animales et plantes aquatiques ont ainsi disparu. Enfin, le lac et la ville ont perdu leur emblème, la célèbre grue à cou noir qui migrait ici.

#### 4 – Les prisons de rééducation d'entreprise : les *niupeng* (1969)

En 1967, après avoir participé pendant un an aux travaux de construction d'une route, je suis rentrée chez moi, dans la capitale de la province. À cette époque, Grand frère travaillait dans une usine de métallurgie. Il aimait bien faire des blagues. En 1967, un jour il nous a raconté :

Avant le Grand frère russe nous faisait la leçon, mais maintenant on se dispute avec lui. À l'université, on les interrogeait sur leur point de vue à propos de Krouchtchev. Et quand ils ont vu l'humoriste Huanghaner, ils lui ont demandé : « Dis, comment tu le trouves ce Krouchtchev ? » Et il répondit : « Tu parles de Khrou, le crâne d'œuf ? Je ne me suis jamais intéressé à lui. Demandez à quelqu'un qui l'admirait ! ». Le secrétaire se retint un moment, puis explosa de rire.

Ces blagues me faisaient penser à l'époque où j'étais encore à l'école primaire, en deuxième année. Le 5 mars 1953, on a reçu l'ordre de nous réunir tous dans la grande cour pour écouter la radio, en direct de Moscou, car Joseph Staline, le petit Père des peuples, était mourant. Sur une table était posée une radio et, à chaque minute, on recevait une traduction de la Radio centrale sur l'évolution de son état de santé. On a attendu ainsi pendant toute la journée, jusqu'à sa mort vers 17 heures. À cet instant, on a vu que les professeurs et les élèves les plus âgés avaient les larmes aux yeux. Après, je suis partie aux toilettes, mais en revenant, j'ai butté contre un caillou et je me suis affalée. Comme j'avais très mal, je me suis mise à pleurnicher. Du coup, Hao, la professeure d'Arts

plastiques, s'est approchée de moi et a vu que j'avais les larmes aux yeux. Prenant ma main, elle m'a conduite dans la grande cour et a dit aux autres professeurs :

Cette gamine est très sensible, elle sait pleurer pour le petit Père des peuples !

Un dimanche de 1969, alors que Grand frère venait de rentrer de l'usine, la porte de la maison s'est ouverte brutalement. Xiaowu, un de ses camarades ouvriers est entré précipitamment et a dit d'une voix essoufflée :

Il faut vite que tu partes, demain on va te convoquer !

Me convoquer, pour quoi faire ? demanda Grand frère.

Ils disent que tu écoutais la radio des ennemis. Mais j'ai répondu que ce n'est pas toi qui as cherché à écouter et que la radio n'était pas à toi. Mais ils disent que ta classe sociale est la plus mauvaise de tous.

Je ne pars pas, je n'ai pas commis de crime, a répondu Grand frère.

Si je fuis, ils vont encore me poser plus de questions ! Merci beaucoup en tout cas !

L'usine où Grand frère travaillait était constituée surtout d'ouvriers originaires du nord-est industriel de la Chine ; tous les matins, ils chantaient *La classe ouvrière dirige tout*, appliquant avec ardeur la plus haute instruction du Grand Timonier, à savoir la lutte des classes. Comme Xiaowu venait d'une famille d'ouvriers, tous le considéraient comme quelqu'un sur qui l'on pouvait compter. Il était un ami très proche de mon grand frère, mais les autres ne le savaient pas. Le lendemain, lundi, Grand frère est parti tôt pour travailler. À la nuit tombée, qu'elle n'a pas été notre surprise de voir Xiaowu tout excité. Il était très inquiet et a dit :

Débarassez-vous vite de vos affaires, demain c'est la rafle ! Ils disent que si l'on trouve quelque chose prouvant que ton frère garde des contre-révolutionnaires de son père, il va être arrêté. Puis il sera enfermé dans un *niupeng* comme du bétail.

Puis Xiaowu a disparu. Je me demandais comment on allait se débarrasser de toutes nos photos, souvenirs et objets de famille. Le soir, alors que j'étais en train de m'inquiéter, ma mère est arrivée, fatiguée par une longue journée de travail. Comme je ne savais pas retenir mes mots, je lui ai parlé tout de suite de l'affaire de Grand frère. Complètement tétanisée, ma mère est soudainement devenue une autre personne. Sans prendre le temps de réfléchir, dans un réflexe de survie, elle a dit fermement :

Il faut tout brûler, ne rien laisser. Mon fils ne doit pas être accusé !

Comme nous n'avions pas de cheminée dans cette vieille maison de bois, nous avons brûlé les objets directement dans une cuvette métallique : il y avait des photos de mon père, de ma mère, de ma grand-mère et de mon grand-père ; on a brûlé également page par page les carnets de dessins et les calligraphies de mon père, puis le magnifique éventail dessiné par mon père et la photo de mariage de mes parents. Ma mère était assise, très belle avec sa frange ; elle portait une robe chinoise avec un manteau, et ses deux mains étaient couvertes par des gants en fourrure. Debout, à côté de ma mère, mon père avait fière allure avec son costume blanc, son chapeau et une canne à la main. Cette photo avait été prise à Xi'an, l'ancienne capitale de l'Empire, juste après leur mariage. Mais quelque temps après, le 7 juillet 1937, a éclaté l'incident du pont Marco Polo, près de Pékin, qui a marqué le véritable début de la guerre sino-japonaise. Par la suite, mon père a reçu l'ordre d'aller défendre Taiyuan, la capitale du Shanxi, contre l'envahisseur japonais (bataille de Xinkou). Sur une autre photo, on voyait mon père après le combat : il était amaigri et paraissait plus vieux, et je ressentais combien il avait donné pour sa patrie.

Enfin, il ne restait plus qu'un verre en jade gris de mon père : je le serrais dans mes bras, je ne voulais pas le détruire, mais ma mère l'a pris et l'a cassé avec un marteau. En même temps, maman avait très peur que les voisins voient la fumée et préviennent le *banshichu* chargé de surveiller les habitants. Mais pour moi, c'était comme si toutes ces choses brûlaient dans mon cœur. Les images des photos de ma mère et de mon père défilaient dans ma tête : ils étaient si beaux et si amoureux tous les deux et très appréciés par tous, avec un avenir plein de promesses. Puis en un instant, j'imaginai la porte de notre maison enfoncée, Grand frère avec un bandeau sur les yeux, emmené par la police, un fusil dans le dos... Finalement, tous les objets ont été brûlés et les cendres soigneusement enlevées. Ma mère, qui avait déjà plus de 50 ans, s'est assise en soupirant longuement.

Bouddha, protégez mon fils ! répétait-elle à mi-voix.

Comme il était très tard, je me suis endormie à côté d'elle. Je me souvenais qu'on m'avait obligée à humilier les femmes miao, et maintenant c'était nous qui subissions le mal dans notre propre maison. Cette vie n'avait vraiment aucun sens. Faire du mal aux petites gens, écraser les faibles, bafouer la culture de nos ancêtres, était-ce cela la Civilisation ?

Le lendemain, personne n'est venu à la maison. Mais l'usine de métallurgie où travaillait mon frère a su que Xiaowu avait prévenu Grand frère et qu'il était inutile de faire des recherches. Peu de temps après, le Commissariat de la Révolution de l'usine a décidé de punir Grand frère. Ainsi, tous les jours, dès

que mon frère finissait son travail, il était enfermé dans le *niupeng* où il était forcé de réciter les paroles du Petit Livre rouge du Président Mao. Les *niupeng* avaient une triste réputation : c'était des sortes de prisons d'entreprise, qu'on appelait des « baraques à bœufs » car les coupables étaient comparés à du bétail, des démons ou des serpents. En plus de cette humiliation, son salaire a été fortement diminué. Quelques mois plus tard, j'ai été interrogée par la police ; elle m'a demandé d'écrire une lettre pour dénoncer mon frère. Ce rapport devait s'appeler : *Témoignage à propos des paroles réactionnaires de Lin Airao*. Mais quel comportement réactionnaire mon frère avait-il ! Je n'arrivais pas écrire une telle absurdité. Enfin j'ai écrit un rapport mentionnant que Lin Airao était triste parce qu'il ne pouvait pas aller à l'université alors qu'il avait été un excellent élève au lycée. Il ne comprenait pas pourquoi on devait regarder son identité sociale. Si l'université ne prenait en compte que ses résultats scolaires, ce serait magnifique. Enfin quelques semaines après, mon frère a pu sortir du *niupeng*.

Pendant les années 1990, au début de l'ouverture de la Chine, beaucoup d'entreprises d'État ont été privatisées, mais sans que les ouvriers en profitent. Autrefois située dans le Nord-Est, l'usine de métallurgie est venue s'installer ici, vers 1958, pour aider l'Ouest de la Chine à se développer. Mais soudainement l'entreprise a accumulé les malheurs avec la faillite et le chômage de la plupart des ouvriers. Quant aux ouvriers restants, ils n'avaient qu'un salaire de misère. Puis, s'ensuivirent deux affaires lamentables. Un vieil ouvrier s'est d'abord suicidé tandis que dans une autre famille, alors que les deux enfants n'avaient plus mangé de viande depuis longtemps, le couple a dépensé ses derniers 4 yuans pour acheter un peu de viande. Après ce qui devait être leur dernier repas, toute la famille s'est suicidé. À cette époque, il y a déjà plus de vingt ans, Grand frère avait déjà quitté l'usine. Mais apprenant cette histoire désespérante, le cœur lourd il a décidé d'assister à la cérémonie de leurs obsèques.

## Épilogue : la réalisation de mon rêve, l'Université

À cause de mon appartenance aux « cinq catégories noires », pendant douze ans, je n'ai fait que des métiers provisoires, par exemple, comme institutrice remplaçante dans les campagnes. Un an après la mort de Mao, en 1977, Deng Xiaoping a rétabli le baccalauréat et les universités ont commencé à recruter de nouveaux étudiants en enlevant dans le formulaire d'inscription la sinistre case intitulée : « classe sociale de la famille ». Cependant, les universités ont exigé une dissertation pour l'inscription des étudiants les plus âgés,

ce qui a dissuadé la plupart de ces candidats. Moi aussi, j'étais désespérée, je n'avais plus qu'à dire adieu à mon rêve !

L'année suivante, j'occupais une fonction de remplaçante dans un collège. Ce jour-là tous les enseignants étaient réunis dans le gymnase pour participer à une étude politique. Sur l'estrade, certains disaient :

La seule façon de vérifier la vérité est de pratiquer.

Alors que d'autres discutaient du dernier film japonais de Junya Sato : *Kimi yo fundo no kawa wo watare*, une professeure commentait :

Voilà un vrai film, alors que les nôtres comme *Les enfants des héros*, *Après et avant la bataille*, *La montagne d'azalée*, sont vraiment démodés.

Alors que j'étais en train de suivre les débats enflammés, un ami de longue date m'a apporté un journal et a dit :

Camarade, regarde, cette année pour s'inscrire à l'université, il n'y a plus besoin d'écrire une dissertation !

Je regardais la période des dates d'inscription sur le journal : on était le dernier jour ! De plus, l'examen d'entrée était dans dix jours. Après avoir consulté ma montre, j'ai pris mon vélo pour me diriger au plus vite vers le lieu d'inscription !

J'avais 33 ans, ma fille 9 ans et cela faisait 12 ans que j'attendais ce moment. Lorsque je suis arrivée à destination, j'ai vu que le bureau d'inscription était en train de fermer ses portes. Je pénétrais avec empressement en disant :

Excusez-moi, il y a encore 5 minutes, inscrivez-moi s'il vous plaît !

C'est à ce moment que j'ai reconnu la secrétaire, c'était Liu, la directrice d'une école maternelle dans laquelle j'avais travaillé. Je me souvenais qu'elle était très stricte. Pendant la Révolution culturelle, elle avait été critiquée par les Gardes Rouges (comme mon ancien Principal) car elle avait une ancienne photo sur laquelle on la voyait avec un soldat américain. Blessée gravement, elle a failli mourir.

En me voyant, elle s'est mise à ironiser et a refusé de m'inscrire :

Tu veux aller à l'université à ton âge ? D'ailleurs c'est l'heure, il faut que je ferme !

À ces paroles, je me suis mise en colère :

Avant, à la Maternelle, tu me demandais d'écrire beaucoup de chansons pour les enfants, comme celle pour le repas sur le riz blanc et les paysans, pour le

petit-déjeuner, pour le coucher. Je les écrivais le soir et je te les rendais dès le lendemain. Mais aujourd'hui c'est comme ça que tu me remercies. Ce n'est pas encore l'heure, je veux m'inscrire, c'est mon droit !

D'accord, je t'inscris, mais apporte-moi tous tes certificats de travail.

Je pensais que tout était fini, comment pouvais-je chercher tous ces certificats en si peu de temps ? Dépitée, je décidais de m'en aller.

Hé, reviens ! Je vois que tu es résolue, je peux t'aider !

Plus besoin de certificats ?

Je demandais le cœur battant :

Si, il faut les certificats, c'est le règlement. Ce soir tu vas aller tous les chercher et me les ramener demain !

Ce soir ? Chercher tous les certificats ? J'ai travaillé dans plusieurs écoles primaires des banlieues, comment vais-je les chercher tous ? Dans la nuit ?

Demain je t'attends, rapporte-moi seulement deux certificats ! dit-elle fermement.

À ses dernières paroles, je poussais un ouf de soulagement. Cette femme avait « la langue acérée, mais un cœur de *tofu* » comme disait le dicton chinois.

Le lendemain, j'ai pris les certificats de travail des écoles rurales. Elle m'attendait et m'a demandé de remplir chaque case l'une après l'autre. La procédure terminée, j'étais très excitée et je la remerciais chaleureusement. Alors elle m'a dit :

Hier, c'était juste pour te tester, pour voir si tu voulais vraiment t'inscrire à l'université à ton âge. Bon, maintenant si tu passes ou pas, c'est ton affaire !

De retour à la maison, je suis vite allée chercher des fiches pour commencer les révisions. Neuf jours après, j'ai réussi l'examen d'entrée à l'Université. C'était l'automne, mon rêve d'aller à l'université venait de se réaliser. Après la Révolution culturelle, on devait recommencer tout à zéro : l'industrie, l'agriculture, la culture, l'enseignement. Chaque domaine avait été fracassé et il fallait désormais tout reconstruire petit à petit. Je voulais suivre les cours de « Lettres chinoises », mais par suite du manque de professeur d'anglais et de mon âge, j'ai été obligée d'étudier cette dernière langue. Après avoir lutté pied à pied la moitié de ma vie, j'ai juste eu la possibilité d'aller à l'université et, en plus, dans un domaine que je n'avais pas choisi. Alors, depuis ce jour, je n'ai jamais cessé d'encourager mes étudiants, ma fille et mon petit-fils de se battre pour accomplir leurs rêves comme cela a été le cas pour moi.



## ANNEXES

<i>Introduction</i> .....	Photos 1 à 3
<i>La mutation de la Chine aujourd'hui</i> .....	Photos 4 à 10
<i>Disparité régionale de la Chine</i> .....	Figure 1
<i>La pauvreté rurale en Chine du Sud-Ouest: exemples de deux communes du Guizhou</i> .....	Photos 11 et 12. Figures 2 à 5
<i>Le développement de l'agriculture en milieu karstique dans le Sud-ouest de la Chine: l'exemple du Guizhou (district de Ziyun)</i> .....	Figure 6
<i>Le patrimoine karstique de la Chine du Sud-Ouest: contexte géotectonique, genèse du karst et rôle de l'effet de site</i> .....	Figures 7 à 9 . Photos 13 à 23
<i>Chine et Afrique, une longue histoire, une nouvelle donne géographique</i> .....	Photos 24 à 28
<i>Chine - Inde: course au développement et impacts socio-environnementaux</i> .....	Photo 29 à 34



*Photo 1 – Les participants officiels au colloque de Guiyang en juillet 2007, Université Normale du Guizhou.*



*Photo 2 – Séance inaugurale du colloque dans la salle de conférence.  
(Photo A. Turlet)*



**Photo 3 – Présentation de Pierre Gentelle par le professeur Dan Wenhong.  
(Photo M.-L. Penin )**



**Photo 4 – Pierre Gentelle et un paysan du Sud Guizhou (village de Yaozhai) en juillet 2007. Celui vient de lui raconter la terrible famine qui s'est produite dans la région durant le « Grand Bond en Avant ». (Photo Richard Maire)**



© Musée de Sarreguemines

Photo 5 – Assiette coloniale française représentant un peloton d'exécution japonais fusillant un chinois vers les années 1900. © Musée de Sarreguemines



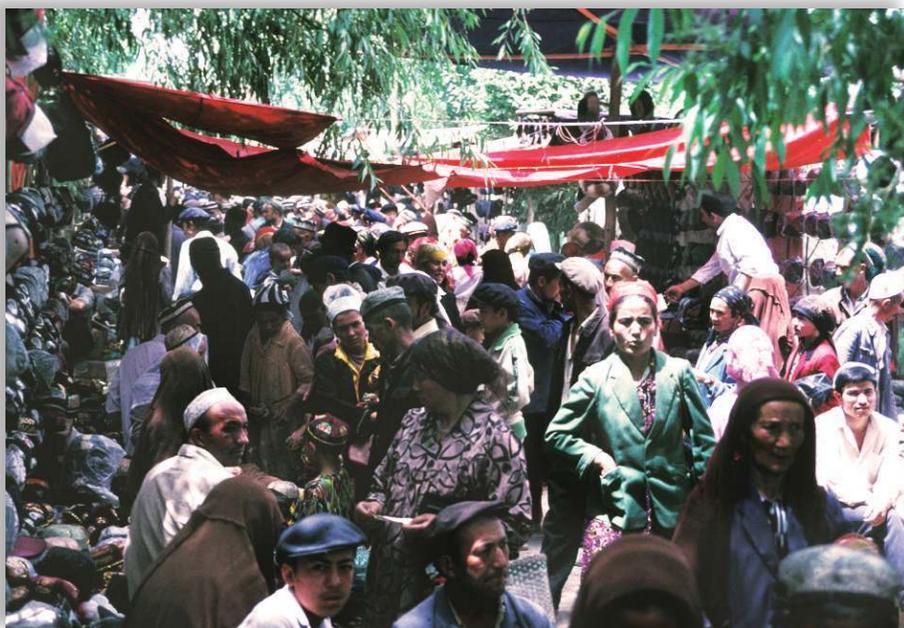
Photo 6 – Dans les années 1980, agriculture traditionnelle dans la région du temple de Shaolin (Henan), un des berceaux des arts martiaux.  
(Photo P. Gentelle)



*Photo 7 – En octobre 1987, au bord du lac de Kunming. Aujourd'hui ce secteur est totalement urbanisé! (Photo Pierre Gentelle)*



**Photo 8 – Les canaux autour de la ville de Shuzhou (Jiangsu) dans les années 1970. On était encore pendant la période pauvre de la Chine, juste avant l'ouverture du pays par Deng Xiao Ping. (Photo Pierre Gentelle)**



**Photo 9 – Vieux quartier (Hutong) de Beijing en 1999. Ces derniers ont presque totalement disparu. (Photo Pierre Gentelle)**



Photo 10 – Marché Uygur à Kaschgar en 1992 dans la province occidentale musulmane de Xinjiang. (Photo Pierre Gentelle)

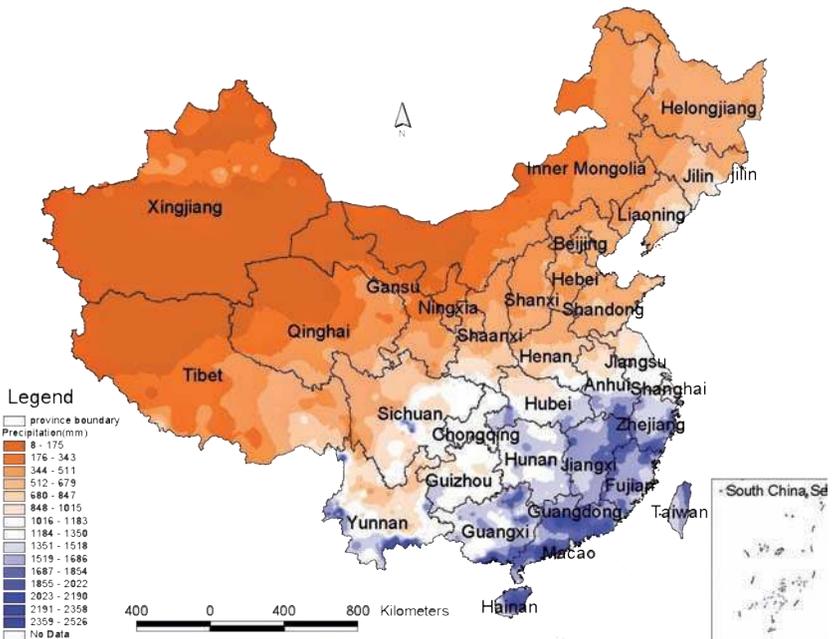


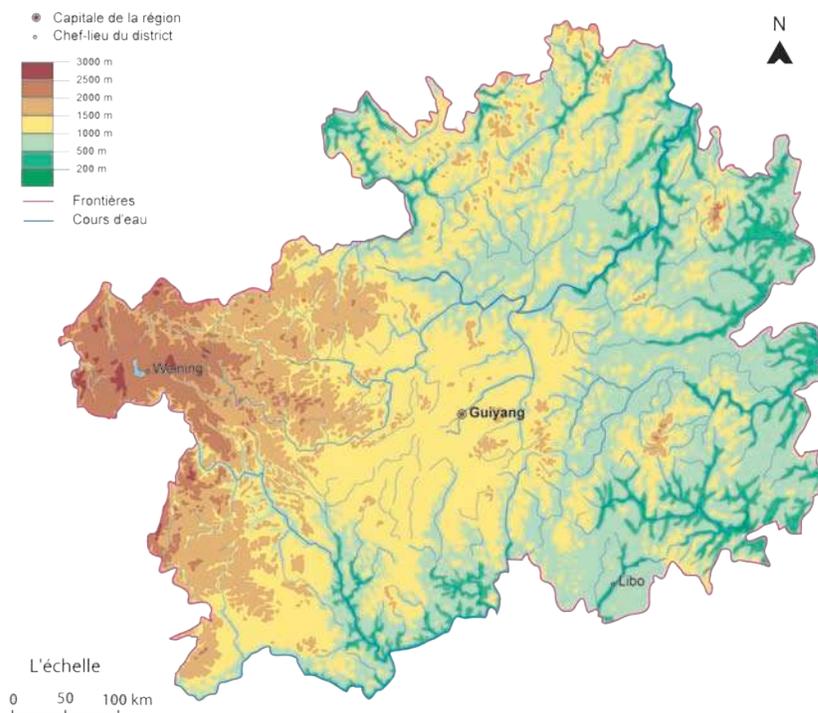
Figure 1 – Répartition des précipitations moyennes annuelles en Chine. (Source : Centre des données sur les ressources et l'environnement de l'Académie des sciences de Chine)



**Photo 11 – L'aménagement des champs agricoles : la rizière est située en bas et les champs de maïs s'étagent sur les pentes douces au pied de la montagne.**  
(Photo Chen Jiangtao)



**Photo 12 – Champs de pommes de terre en floraison à Pojiao, mai 2004.**  
(Photo Chen Jiangtao)



**Figure 2 – Le Relief de la province du Guizhou et localisation des 2 communes étudiées : Riolan au sud (District de libo) et Pojiao au nord (district de Weining). (Source : Chen Jingtao, 2007)**

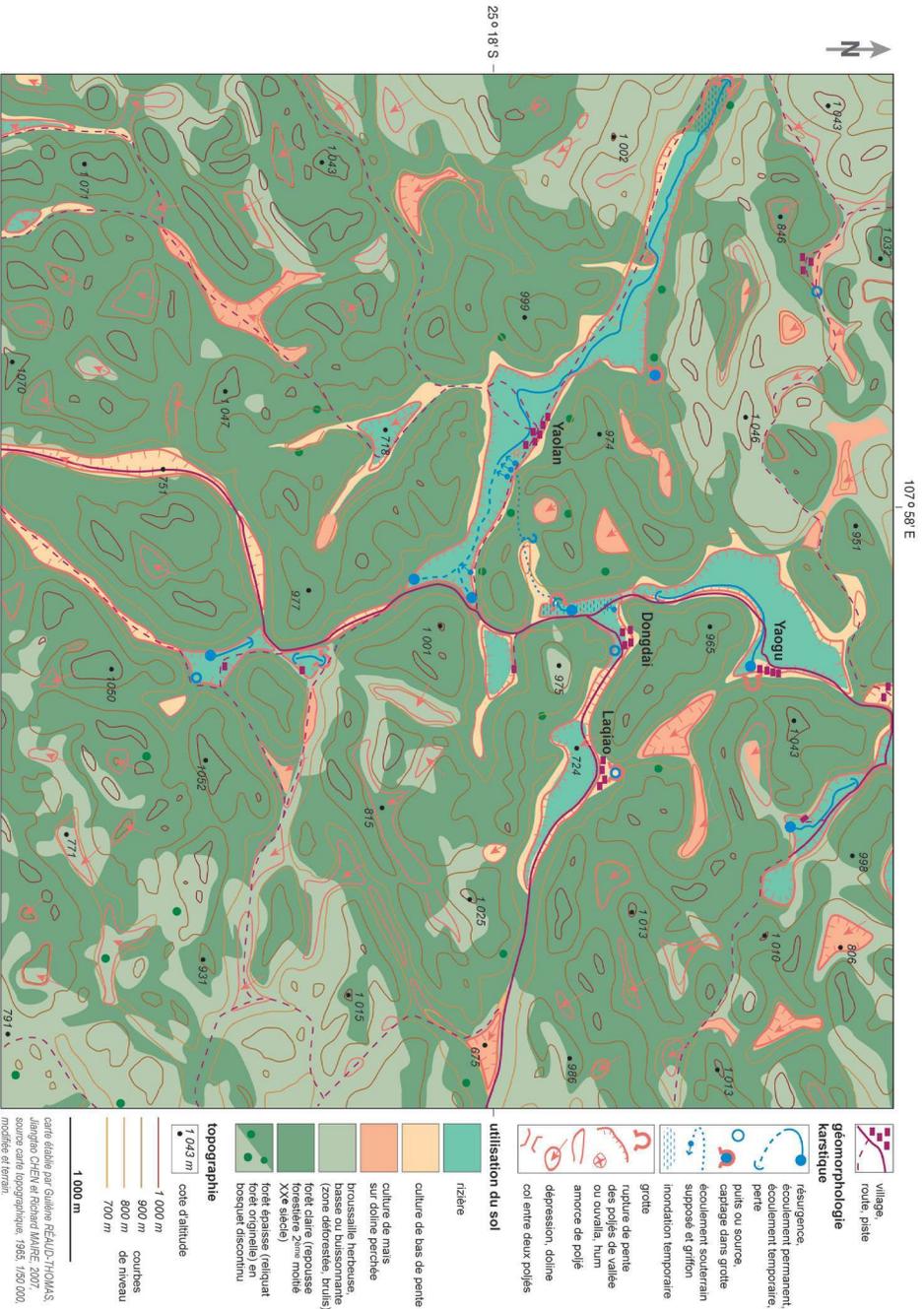


Figure 3 – Utilisation du sol à Raolan (d'après la carte topographique de 1965 à 1/50 000).  
 (Cartographie : Guilène Réaud-Thomas, ADES-Dymset-CNRS)

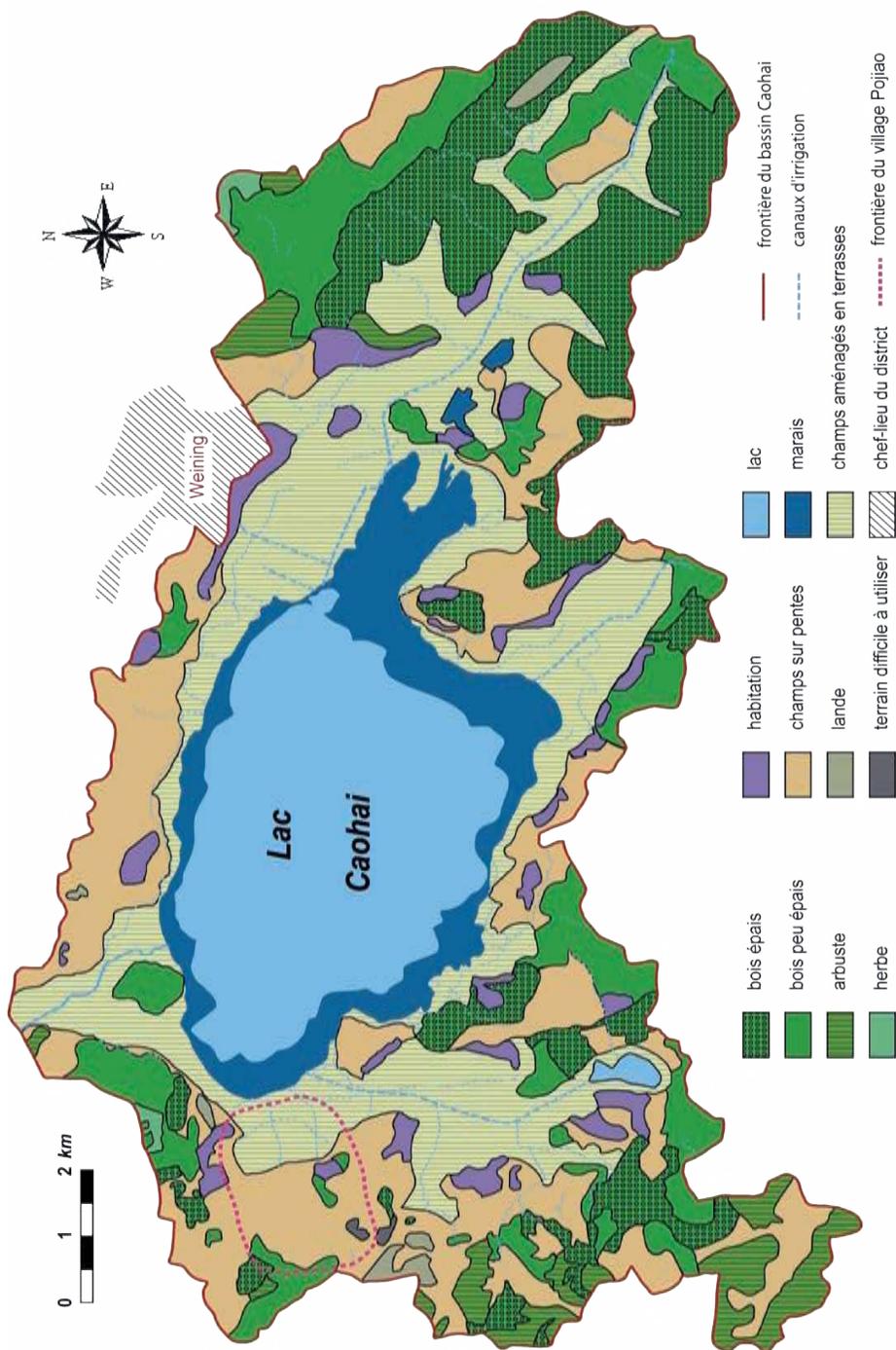


Figure 4 – Exploitation du sol du bassin du lac Caohai et situation du village de Pojiao, à l'ouest.  
( Source : Réserve naturelle du lac Caohai, dessin chen jingtao)

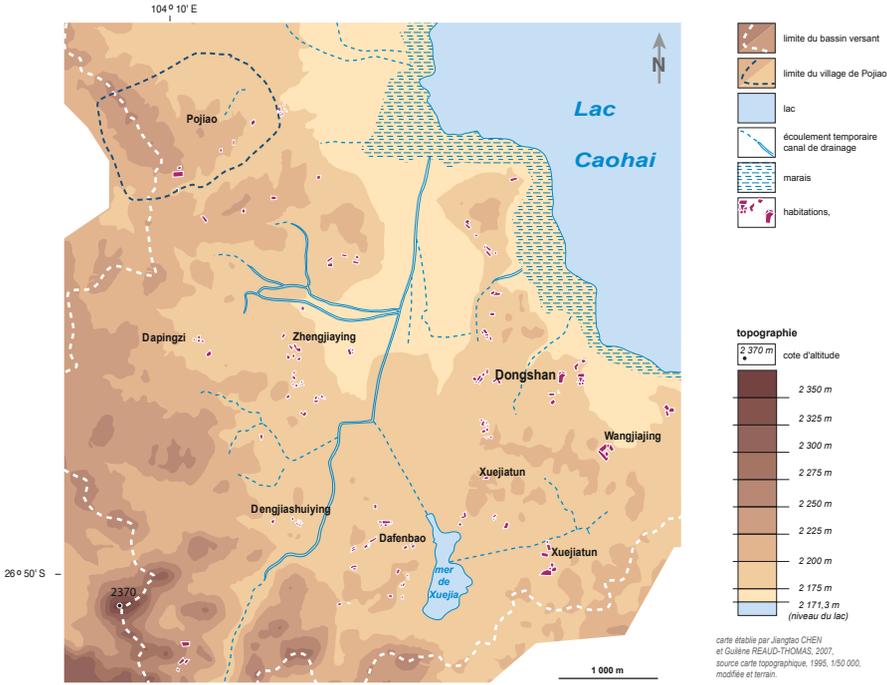


Figure 5 – Relief et habitat du secteur de Pojiao.  
 (Cartographie : Guilène Réaud-Thomas, ADES-Dymset-CNRS)

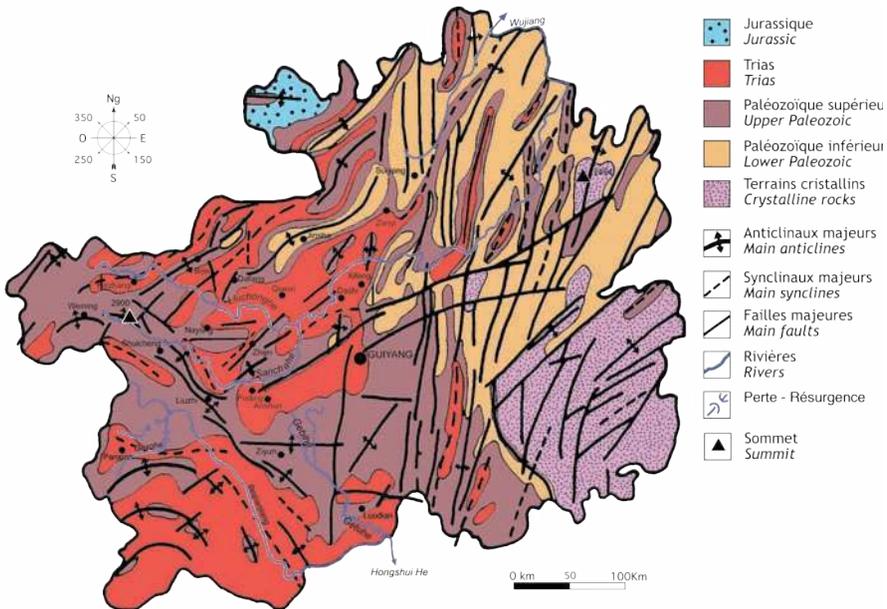


Figure 7 – Carte géologique de la province du Guizhou.  
 (D'après Maire et al., 2004)



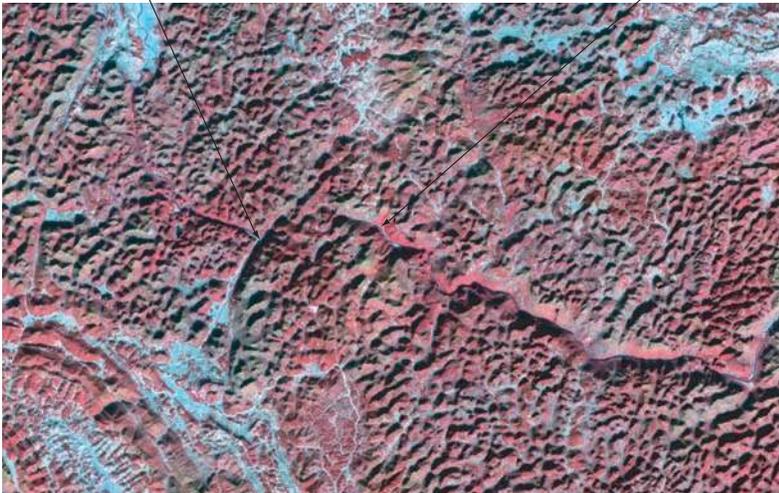
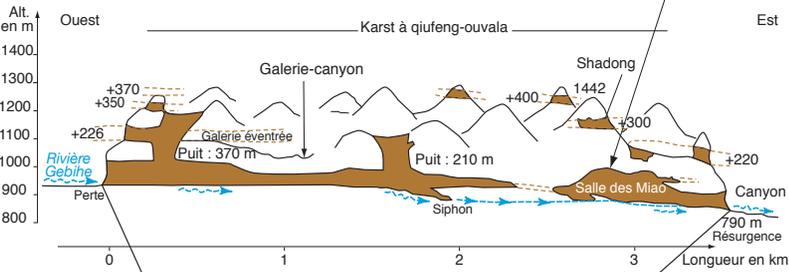
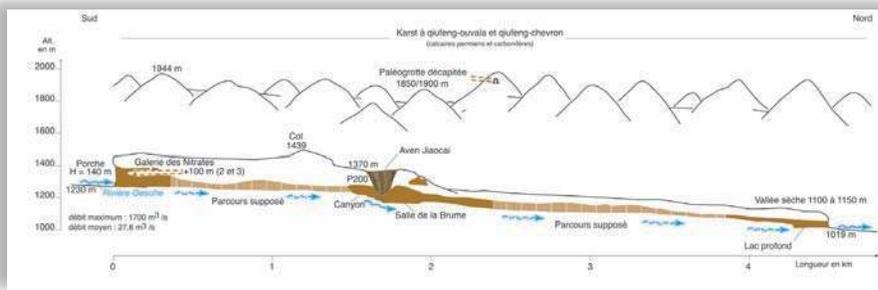


Figure 8 – Un modèle de grotte-tunnel géante à niveaux étagés traversant un karst conique : la Gebihe (Guizhon, Zihun). (D'après Maire et al., 2004)



**Figure 9 – Un modèle de grotte-tunnel géante sous vallée sèche : la Gesche (Guizhon, Panxian). (D'après Maire et al., 2004)**



**Photo 13 – Les dolomies du Sinien (700-800 Ma) dans la partie aval des Trois Gorges sur le fleuve Yangtse. (Cliché R. Maire)**



**Photo 14 – Le massif préhimalayen du Dragon de Jade (Yulongxueshan, 5 600 m) présente une armature de calcaires et de marbres du Dévonien-Carbonifère-Permien dégagés de sa couverture de flyschs du Trias.**



**Photo 17 – Ce pont-tunnel géant s'ouvre au sud du district d'Anshun dans le centre du Guizhou. Il correspond à un ancien tronçon perché du réseau de Longgongdong. (Photo R. Maire)**



**Photo 15 et 16 – Les karsts à cônes et pitons du SW du Guizhou (« Les dix mille collines ») illustrent bien l'action de la karstification à partir de la surface pénéplanée datant du milieu du Tertiaire. (Photos R. Maire)**



**Photo 18 – Karst à buttes dissymétriques de type qjufeng-chevron sur le flanc de l'anticlinal de calcaires permiens de Baoji dans le district de Panxian (Guizhou occidentale). (Photo R. Maire)**



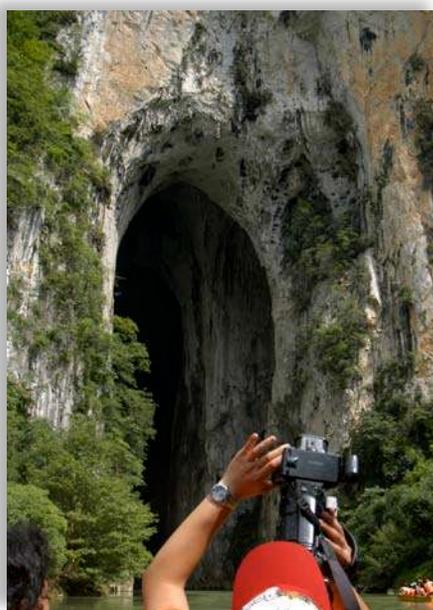
**Photo 19 – Karst à buttes dissymétriques de type qjufeng-chevron sur le flanc de l'anticlinal de calcaires permiens de Baoji dans le district de Panxian (Guizhou occidentale). (Photo R. Maire)**



**Photo 20 – Les basaltes du Mt. Badashan (2 558 m) domine un karst à cônes qui s’est formé dans les calcaires du Permien inférieur après l’érosion de la couverture volcanique imperméable. (Photo R. Maire)**



**Photo 21 – La perte de Dadong (« grande grotte ») s’ouvre par un porche haut de 100 m à l’extrémité d’un canyon aveugle (Wu-feng, Hubei). (Photo Climanthrope)**



**Photo 22 – La perte géante de la Gebihe débute par un porche haut de 120 m dans les calcaires du Permien. En 2005 l’ensemble du site est devenu Parc National avec un aménagement touristique. (Photo R. Maire/colloque franco-chinois 2007, ADES-Dymset, Pessac)**



**Photo 23 – Ce « tunnel » inactif correspond à l'ancien passage de la Gebihe souterraine. Il est perché à + 226 m en raison de la surrection himalayenne. (Photo R. Maire/colloque franco-chinois 2007, ADES-Dymset, Pessac)**



**Photo 24 – Peinture chinoise représentant la rencontre de l'amiral Zheng He avec la population africaine de la côte orientale (Somalie) au début du XV<sup>e</sup> siècle. (Auteur inconnu).**



Photos 25 et 26 – La gare de Tazara à Dar es Salaam (Tanzanie) présente un style monumental typique ; elle a été construite par les Chinois dans les années 1970 en même temps que la ligne de chemin de fer reliant Dar es Salaam à Lusaka en Zambie. (Photo Annie Bart, 1996-1997)



Photo 27 et 28 – Les trains de la ligne de Tazara ont été construits par l'entreprise chinoise Sifang. Depuis 1998, Bombardier (Canada) et Sifang Locomotive and RollingStock Cie forment une joint-venture dédiée à la fabrication de trains à grande vitesse. (Photos H. Mainet, 2010)



Photo 29 – Paysage rural typique dans les karsts du Sud Guizhou : rizières, villages et karsts à tours. (Photo R. Maire)



Photo 30 – Panneau publicitaire (district de Libo, Guizhou) incitant les paysans à investir dans une agriculture moderne (mécanisation, engrais, pesticides). (Photo M.-L. Penin)



Photo 31 : Un exemple de croissance urbaine : la ville de Guiyang, capitale de la province du Guizhou. Pagode ancienne au milieu des immeubles des années 1990 et des tours des années 2000. (Photo R. Maire)



Photo 32 – Exemple d'hypermarché dans le centre ville de Shanghai.  
(Photo M.-L. Penin)



**Photo 33 – Inde du Sud (Tamil Nadu), rizières vers 200 m d'altitude au pied de la grande chaîne des Ghâts occidentaux. (Photo J.-M. Quitté)**



**Photo 34 – Circulation dense des véhicules à l'entrée de New-Delhi en 2011.  
(Photo Ange-Lili Mageran).**

